



Monialibus 47

Octobre – October – Octubre 2022

Sommaire . . .

- 3** « *La Pensée inachevée* »
- 5** « *De la solidarité à la synodalité par la fraternité* »
- 13** *La fête de Saint Dominique 2022*
- 15** *Musica Sacra OP*
- 21** « *Fais lui confiance !* »
- 13** *Partager la joie de dire « OUI ! »*
- 15** *50 ans d'histoire du monastère de Mendoza*
- 17** *Jubilé du Monastère de West Springfield*
- 19** « *Oints pour proclamer l'Évangile de la Paix* »
- 23** *Lorenzo Ruiz, Le premier saint philippin*
- 24** *Catherine de Sienne, artisan de Paix*
- 30** *En l'honneur de Marguerite de Dieu*
- 33** *Sainte Marguerite de Hongrie*
- 36** *Publication*

MONIALIBUS est le Bulletin International officiel des Moniales de l'Ordre des Prêcheurs publié par la Commission Internationale des Moniales (CIMOP) deux fois par an, en avril et en octobre.

Il est disponible sur la page web des Moniales Dominicaines: www.monialesop.org et aussi sur la page de l'Ordre: www.op.org

« La pensée inachevée »

Vie toujours tranquille en communauté, au monastère ??

Par un certain sens, oui, car nos journées sont bien rythmées par nos offices et les temps communs et personnels ... Cela est précieux et indispensable pour que nous avançons ensemble sur le chemin que Dieu ouvre devant nous.

Cependant, ces mois derniers, nos journées ont connu une certaine surcharge dû au travail commun à toutes nos communautés : la révision des Constitutions qui règlent notre vie, notre marche commune à la suite du Christ. La parution des documents VDQ et CO nous a toutes mises au travail. En 2019, une commission formée de moniales et de canonistes a été constituée, pour étudier le LCM et rédiger un document à l'attention des communautés. Un certain nombre de modifications ont ainsi été soumises au vote de chaque communauté.

Dans toutes nos communautés nous avons travaillé intensément ces documents, LCM en main. Des changements à adopter, des améliorations à trouver. Un exercice qui en même temps nous a aussi plus familiarisées avec ce qui est le fondement de notre vie. Pour moi, au début, ce travail avait un côté fastidieux, mais au fur et à mesure de cette pérégrination ensemble à travers les paragraphes, la profondeur et le sens de ces textes se sont davantage manifestés.

En dehors de ce travail exceptionnel, des réunions de chapitre font toujours partie de notre vie. Comme nous sommes responsables nous-mêmes de la manière de vivre notre vie, il est normal et important de tout faire pour que ces réunions soient constructives, qu'elles soient vraies et ouvertes vers notre avenir, au chemin que le Seigneur trace devant nous. Notre vie de communauté dépend des mots, des paroles, des propositions, des questionnements que nous nous offrons mutuellement.

Existe-t-il une recette pour « réussir » ?? Ou au moins une aide ? Quel peut être le secret ?

A la lecture d'un livre fait des réponses de notre pape François à un journaliste, des passages m'ont arrêtée. Certains me parlent beaucoup et j'y reviens souvent afin d'apprendre à vivre et pratiquer ce qu'il appelle la « *pensée inachevée* ».

Voici le passage pris de ce livre :

« La vérité s'ouvre à celui qui s'y ouvre. (..). Lorsque les choses et les gens révèlent leur essence, ils nous donnent la certitude de leur vérité, la preuve fiable qui nous invite à croire en eux.

S'ouvrir à ce genre de certitude exige de l'humilité dans notre propre pensée pour laisser place à cette douce rencontre avec le bien, le vrai, le beau.

J'ai appris cette façon de penser de Romano GUARDINI (...) Il m'a montré la valeur de la pensée inachevée.

Il développe une pensée, mais ensuite il ne vous accompagne que jusqu'à un certain point avant de faire une pause pour vous donner de la place pour réfléchir.

Cela crée un espace où vous pouvez rencontrer vous-mêmes la vérité.

Une pensée fructueuse devrait toujours être inachevée pour laisser place à un développement ultérieur. »

Pape François (dans „Wage zu träumen! Mit Zuversicht aus der Krise“)



Ne rejoint-il pas en cela aussi ce que le Bienheureux frère Pierre Claverie nous livre comme le secret de sa mission de rencontre et de dialogue, surtout en terre non chrétienne: « J'ai besoin de la vérité de l'autre ».

Oui, nous avons toujours besoin de la vérité de l'autre, de chacune de nous, exprimée en paroles et par l'être. L'accueil mutuel est la clef qui nous apprend à toujours mieux avancer ensemble sur le chemin que Dieu ouvre devant nous.

Merci aux sœurs qui dans ce bulletin nous font connaître des saints qui ont une place privilégiée dans leurs vies. Confions-nous à eux afin qu'ils nous aident à entrer toujours mieux dans le cœur de notre vie qui est « de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme dans le Christ ! »

Bonne découverte !

Sr Lioba
Monastère de Prouilhe, France
Original français



« De la solidarité à la synodalité en passant par la fraternité »

La contribution de la vie dominicaine à la fraternité universelle
Le grand défi d'être frères les uns des autres Mexique, juillet 2022

« L'homme ne vit que lorsqu'il con-vit
et se dé-vit »

J. R. Flecha



Chères sœurs :

Recevez un salut en ce moment où se célèbre le Chapitre Général des Définiteurs de notre Ordre, à Tultenango, au Mexique. Moment de grâce pour toute la famille dominicaine, au cours duquel nous cherchons à être fidèles à notre charisme de prédication actualisé pour notre époque et la culture qui est la nôtre.

Les trois concepts : solidarité, fraternité et synodalité, sont étroitement liés les uns aux autres et nous font voir la nécessité, aujourd'hui plus que jamais, de les comprendre, de les regarder à la lumière de ce que notre Père Saint Dominique nous a laissé en héritage à travers sa vie et son ministère dans notre Ordre des Prêcheurs : la prédication contemplative et l'annonce du Royaume à partir de la vie fraternelle. Je crois que c'est, et ce doit être, une contribution de notre Ordre en ces temps de crise des valeurs. Notre culture actuelle est décontenancée par l'idée de liberté animée par individualisme, tolérance, insécurité : dans les idées, dans le social et dans les comportements ; violence, postmodernisme : dans le pragmatisme, le manque de fondement et de vision universelle; sécularisation, propositions religieuses, abandon de la pratique religieuse catholique par de nombreuses personnes et tant d'autres situations qui affectent la conscience des gens.

J'essaierai de donner une brève définition de chacun des concepts mentionnés, puis, à la suite et avec l'aide de Fr. Albert Nolan, OP et Fr. Ángel Melcón González, OP, nous aborderons l'Évangile et ce que Jésus-Christ a prêché, sur ce besoin de pratiquer la charité fraternelle basée sur la solidarité et la compassion. Présentation bien complétée par la relation à la synodalité et à la vie dominicaine.

La solidarité est l'une des valeurs humaines les plus importantes et les plus essentielles ; c'est ce qu'une personne fait quand une autre a besoin de son aide. La solidarité est l'aide apportée par quelqu'un, en vue de pouvoir terminer une tâche, en particulier, c'est le sentiment qui pousse à aider les autres, sans intention de recevoir en retour. Il est courant de la voir en action en temps de crise, dans les pays qui traversent des guerres, des famines, des incendies, des catastrophes

naturelles et autres conditions extrêmes. Elle exprime la nécessité de reconnaître dans tous les liens qui unissent les êtres humains et les groupes sociaux, l'espace offert à la liberté pour assurer la croissance commune, partagé par tous dans un engagement traduit par un apport positif qui ne devrait jamais manquer pour le service de l'autre. Il y a de la solidarité quand il y a de l'altruisme, de la philanthropie, de l'amour social, de la charité chrétienne.

La fraternité fait référence à la reconnaissance de tous en tant que frères et sœurs. Rappelez-vous la persistance du « caïnisme » dans le monde. Pour la foi chrétienne la fraternité repose non seulement sur l'identité de la nature, mais elle a sa racine profonde dans la paternité de Dieu : on ne peut pas être frère sans une origine commune. La paternité implique la filiation ainsi que la conscience et l'exercice de la filialité. Ceux qui professent leur foi en Dieu doivent donc professer leur fraternité humaine. Nous sommes des personnes dans la mesure où nous sommes frères. La fraternité naturelle a été élevée par le Christ à l'ordre surnaturel. Le principe de la solidarité est une exigence directe de la fraternité humaine et chrétienne.

La synodalité est et doit être aujourd'hui le « modus vivendi et operandi de l'Église » ; c'est une façon de discerner ce qui est bon pour la communauté croyante dans son pèlerinage dans le temps et dans l'espace, à travers l'histoire et les cultures. La synodalité est une caractéristique de l'Église pèlerine qui avance en communion vers le Père, dans la fidélité au Christ, sous la conduite de l'Esprit Saint. Ignace d'Antioche, dans sa lettre à la communauté d'Éphèse, dit que les membres de l'Église sont σύνδοιοι, « compagnons sur le chemin », en vertu de la dignité du baptême et de leur amitié avec le Christ.

Après avoir été plus ou moins clairs sur ces trois concepts, découvrons quelques réflexions du Fr. Albert Nolan, sur ce que Jésus-Christ nous a dit sur le Royaume et la solidarité.

Ancien Testament.

Le concept de « solidarité », bien qu'il ne s'agisse pas d'un mot biblique, exprime mieux que tout autre un des concepts fondamentaux de la Bible, en particulier dans l'Ancien Testament : collectivité, peuple, famille. Au long des siècles et jusqu'à ce jour, les Juifs ont manifesté un sens extraordinaire de la solidarité. C'est édifiant de voir comment ils s'entraident, comment ils se sentent frères, surtout dans les moments critiques. L'unité de base du peuple était la famille, qui comprenait tous les parents. Les liens du sang étaient fondamentaux. L'aide ou le mal fait à l'un des membres de la famille étaient ressentis comme faits à tous les autres. C'était normal et naturel. Par conséquent, si un parent était insulté ou tué, un autre membre de la même famille se sentait obligé de venger l'affront, un peu comme dans les mafias et les cartels dans de nombreux endroits. Notre individualisme occidental comprend difficilement cette solidarité

Au temps de Jésus, la vie en commun en tant que lieu d'entraide, ne s'étendait pas seulement à la famille dans le sens indiqué ; la solidarité était également vécue par rapport aux amis, aux collègues, aux membres du groupe social et aux coreligionnaires d'une secte tels que pharisiens, scribes ou Esséniens. L'individualisme était inconnu, sauf pour la prière. Cependant, malgré

notre individualisme, nous gardons encore une énorme dose de fidélité et de partis pris dans nos différents groupes. Si cela varie d'une personne à l'autre, il y a encore beaucoup de gens dans le monde occidental qui fondent leur identité sur les fidélités et les préjugés de race, de nationalité, de langue, de culture, de génération, de parti politique ou sportif ou de confession religieuse.

La solidarité et le Royaume.

Le Royaume de Dieu annoncé par Jésus est fondé sur la solidarité universelle du genre humain : « *Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi. Eh bien, moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père* » (Mt 5, 43-44). Il ne pouvait y avoir rien de plus révolutionnaire ni de plus radical. La haine de l'ennemi est commandée dans certains manuscrits anciens. Dans l'Ancien Testament, aucun texte n'ordonne expressément la haine des ennemis ; le commandement de l'amour du prochain est toujours censé exclure les ennemis. Aimer son prochain comme soi-même constitue l'expérience de la solidarité du groupe. Seuls le parent ou le proche doivent être traités comme un autre « moi ». La fraternité envers les uns implique toujours l'inimitié envers les autres.

Amour inclusif. Jésus élargit le concept de prochain au point d'englober les ennemis ; Il voulait que la solidarité dans l'amour inclue tous les hommes. Cette contradiction naturelle entre voisin et ennemi, ou entre intimes et étrangers, doit être oubliée et surmontée de manière à ce que les ennemis deviennent des parents et les étrangers des intimes. Jésus n'hésite pas à déclarer ouvertement les conséquences presque inconcevables d'une telle attitude : « *Faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous diffament* » (Lc 6, 27-28). « *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? Les pécheurs aiment aussi ceux qui les aiment* » (Lc 6, 32). « *Aimons-nous les uns les autres parce que l'amour vient de Dieu et que celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu* » ; « *Bien-aimés, si Dieu nous a aimés de cette façon, nous devons nous aussi nous aimer les uns les autres* » (1 Jn 4, 7,11). « *Car, le corps ne fait qu'un, et il a pourtant de nombreux membres, mais tous les membres du corps, malgré leur nombre, constituent un seul corps ; ainsi en est-il du Christ* » (1 Co 12, 12). « *Dieu est Amour : qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui* » (1 Jn 4, 16) ; « *Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas. Et nous avons reçu de lui ce commandement : celui qui aime Dieu, aime aussi son frère* » (1 Jn 4, 20-21).

La solidarité de groupe (aimer ceux qui nous aiment) n'est pas une vertu. Il en est ainsi souvent chez les voleurs. Ce à quoi Jésus nous appelle, est une expérience de solidarité avec l'humanité, une expérience non exclusive, une expérience qui ne dépend pas de la réciprocité parce qu'elle inclut même ceux qui te haïssent, ceux qui te persécutent ou ceux qui te traitent mal. Ce n'est pas la fraternité chrétienne. La fraternité chrétienne est l'amour réciproque ou mutuel de ceux qui partagent l'expérience de la vie en solidarité avec toute l'humanité et, par conséquent, en solidarité les uns avec les autres : « *Quant à vous, que le Seigneur vous donne un amour de plus*

en plus intense et débordant entre vous et les uns à l'égard des autres, comme notre amour pour vous tous » (1 Th 3, 12. Cf. Ga 6, 10). Jésus en appelle, avant tout, à une solidarité remplie d'amour, qui n'exclut absolument personne.

La solidarité avec l'humanité est l'attitude fondamentale qui doit précéder tout autre type d'amour ou de solidarité. Qu'en est-il de l'amour pour le père, la mère, la femme, les enfants, les sœurs et les frères, pour sa propre vie ? (cf. Lc 14, 26). Il semblerait que Jésus exige la haine, l'indifférence, la distance ou la non-préférence envers la famille et les proches. Mais cela ne correspond pas à la façon de penser du Seigneur et de ses contemporains. Si l'amour signifie la solidarité, la haine doit signifier « l'insolidarité » (l'absence de solidarité). Comme nous l'avons dit, ce que Jésus exige, c'est que la solidarité du groupe familial soit remplacée par une solidarité plus fondamentale, avec toute l'humanité. Il faut changer le fondement de l'amour. Nous ne devons pas aimer simplement parce qu'ils appartiennent à notre famille, ou à la parenté, mais parce qu'eux-mêmes sont des personnes, des fils et des filles de Dieu. Il faut les aimer d'un amour inclusif, vous ne les aimerez que davantage. Désormais, ils seront aimés, non simplement préférés. La solidarité familiale ne doit pas être un obstacle à cette nouvelle solidarité qui caractérise le Royaume (cf. Lc 18, 29 ; 9, 56-62).

Jésus et sa famille. En remplaçant la solidarité artificielle de la famille par la solidarité interpersonnelle, l'unité de beaucoup de familles serait malheureusement brisée (cf. Lc 12, 51-53 ; Mt 10, 34-36), la nouvelle solidarité universelle invalidant toutes les anciennes solidarités de groupe (cf. Mi 6, 7). Mais que dire de Jésus lui-même ? Que dire de sa relation avec sa famille, en particulier avec sa mère ? Les Évangiles ne laissent aucun doute : sa relation avec la plupart de ses proches était une relation de tension et de tiraillement. Marc raconte comment ses proches pensaient que Jésus n'était pas dans son bon sens et, comme l'exigeait la solidarité familiale, ils se sentaient obligés d'essayer de se saisir de lui. Peut-être que parmi eux se trouvait sa mère, parmi ceux qui allaient le chercher dans la maison où il était « *avec la foule assise autour de lui* » (Mc 3, 31-32). Peut-être qu'à ce moment-là, sa mère ne comprenait pas. Plus tard, Marie finira par comprendre (Jn 19, 25-27). Et d'autres membres de la famille, comme Jacques et Judas, ne crurent en lui qu'après sa résurrection (Mc 3, 12 ; Jn 7, 5).

L'amour de Jésus pour sa mère (ou pour tout autre parent) ne devait pas être seulement un amour biologique ou un simple lien de famille (Lc 11, 27-28). Toute solidarité intime et réciproque entre Jésus et sa mère devait être fondée sur l'accomplissement de la volonté de Dieu (Mc 3, 31-35 ; 9, 37 ; Mt 10,40; 25, 40-45). Jésus avait mis de côté la solidarité familiale habituelle pour que « *ceux qui l'entouraient* » deviennent « *ses frères, ses sœurs et ses mères* » (Mc 3 31-35) de sorte que celui qui accueillerait l'un d'eux l'accueillerait lui (Mt 25, 40-45).

Pratique de Jésus. Jésus prêchait la solidarité universelle (aimez vos ennemis), mais l'a-t-il pratiquée ? Il semble que Jésus, du fait de ses controverses avec les scribes et les pharisiens, ne les aimait pas. Il s'était rangé du côté des pauvres et des opprimés et contre les scribes et les pharisiens, appartenant à la classe moyenne. On pourrait dire que la véhémence Jésus dans ses

attaques contre les pharisiens a été exagérée par les évangélistes, en raison des hostilités entre l'église primitive et le parti pharisien. Mais la question demeure : aimait-il vraiment les pharisiens oui ou non ?

Si l'amour s'entend comme solidarité, alors l'amour n'est pas incompatible avec l'indignation et la colère. Bien au contraire : si l'on s'intéresse vraiment aux personnes en tant que personnes et que l'on est douloureusement conscient de leurs souffrances, il faut nécessairement s'indigner et se mettre en colère contre quiconque est cause de souffrance pour lui-même et pour les autres. Jésus était en colère, très en colère parfois, contre ceux qui se démolissaient eux-mêmes et démolissaient les autres. La preuve la plus évidente que Jésus est pour tous les êtres humains est cette indignation explicite contre les ennemis de la condition humaine à travers le monde, y compris la sienne.

Si Jésus avait refusé de parler, de discuter et de se mêler socialement aux pharisiens, alors, et alors seulement, il aurait pu être accusé de les avoir exclus de ses relations comme s'ils étaient des étrangers. Mais nous voyons dans les évangiles de nombreuses mentions de repas, de conversations avec eux et d'efforts continuels pour les convaincre. En fin de compte, ce sont eux qui l'ont exclu, mais à aucun moment le contraire ne s'est produit.

Amour individuel-universel. Aimer tous les hommes en général pourrait signifier ne pas aimer quelqu'un en particulier. Jésus agissait avec chaque personne croisée, dans sa vie ou dans ses pensées, de telle sorte que personne ne serait jamais exclu, mais que tout le monde serait aimé pour lui-même, non pas pour cause de lignée, de race, de nationalité, de classe, de famille, de relations, de performances ou de toute autre raison. Dans ce sens concret et personnel, Jésus aimait tous les hommes et vivait en solidarité avec toute l'humanité. C'est précisément pour cette raison que Jésus a pris le parti des pauvres et des opprimés, de ceux qui ne possédaient rien d'autre digne de louange que leur condition humaine, de ceux qui étaient exclus par les autres. La solidarité avec les « moins-que-rien » de ce monde, avec ceux qui sont considérés comme un « zéro à gauche », est le seul moyen concret de vivre pleinement la solidarité avec l'humanité.

Seulement Israël ou aussi les païens ? Autre difficulté de l'Évangile. Jésus a limité son champ d'action à Israël et a instruit ses disciples dans le même sens : « *N'allez pas chez les nations païennes et n'entrez pas dans la province de Samarie ; il vaut mieux aller vers les brebis perdues d'Israël* » (Mt 10, 5-6). Cependant, Matthieu lui-même rapporte comment Jésus n'a pas hésité à aider une femme cananéenne, donc qu'il a hésité à travailler parmi les « païens » : « *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* » (15:24). Et plus surprenant ce qu'il dit par la suite : « *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens* » (15, 26), ce qui signifie donner aux « païens » la nourriture d'Israël (Mc 7, 27). Bien sûr, la chose importante à propos du récit est que Jésus, au final, a vraiment aidé cette femme « païenne », de la même manière qu'il a fini par aider le centurion romain (Lc 7, 3-5). Mais pourquoi cette femme a-t-elle dû insister si fort pour le convaincre ? Et pourquoi les anciens des Juifs ont-ils dû aller plaider devant lui au nom du centurion romain ?

Solidarité eschatologique. L'ambivalence de l'attitude de Jésus envers les « Gentils » est éclairée par les réflexions de Joachim Jeremias (La Promesse de Jésus aux Païens) où il établit le fait que l'espérance juive de l'avenir n'excluait pas les « Gentils ». En fin de compte, après les châtements opportuns, le monde entier, y compris les « Gentils », serait soumis à la toute-puissante seigneurie du vrai Dieu. Dans cette idée, les Juifs, en particulier les scribes et les pharisiens, s'engageaient dans une vaste entreprise. Cependant, aussi étonnant qu'il soit, il semble que Jésus n'ait pas approuvé cet effort missionnaire : « *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte et, quand vous réussissez, vous le rendez deux fois plus digne d'être condamné que vous* » (Mt 23, 15). Ou encore les « *aveugles et les guides aveugles ; si un aveugle conduit un autre aveugle, les deux tomberont dans un trou* » (Mt 15, 14). Jésus l'a bien vu, les Juifs devaient changer avant de penser faire des prosélytes. Il était convaincu que Dieu voulait que les Juifs apportent à son achèvement la grande transformation qui devait apporter le salut et la solidarité à tous les hommes. Il concentrait son attention sur Israël pour le bien de tous les hommes. Il ne s'agissait pas de solidarité de groupe, mais de ce que nous pourrions appeler une question de stratégie.

Surprise qui transcende. Au début, Jésus aurait pensé qu'expliquer aux « païens » ce qu'était le Royaume de Dieu aurait exigé un processus long et sans fin, et qu'éveiller en eux suffisamment de foi pour accomplir une guérison nécessiterait beaucoup de temps. Quoi qu'il en soit, Jésus croyait que sa vocation particulière était d'abord de s'occuper d'Israël, non de priver les Israélites de la possibilité de faire le grand changement auquel Dieu les avait destinés, en passant le peu de temps qu'il avait à essayer de convertir les « Païens ». D'où la grande surprise de Jésus quand il découvre chez une femme cananéenne une telle foi (Mt 15, 28) et chez un centurion romain une foi aussi grande jamais vue en Israël (Mt 8, 10). Jésus ne s'attendait pas à cela. Sinon, il n'aurait pas hésité à les aider. Le but, alors comme maintenant, est l'établissement d'un royaume dans lequel tous les êtres humains puissent vivre ensemble en solidarité.

La compassion comme fondement. Pour conclure cette partie, il convient de mentionner que le fondement de cette solidarité ou de cet amour est la compassion: cette émotion qui monte des entrailles à la vue d'un être humain dans le besoin. La parabole du fils prodigue (Lc 10, 29-37) répond à la question de savoir qui est mon prochain ? La réponse n'est pas : toutes et chacune des personnes, même si c'est vrai. La réponse est le récit d'une parabole, qui nous amène à nous identifier émotionnellement à un homme en grande détresse. On perçoit sa déception lorsque passent sans s'arrêter ceux qui sont censés vivre en solidarité avec lui. Son soulagement et sa joie, lorsqu'un ennemi, ému de compassion, brise les barrières de la solidarité de groupe et vient à son secours. Si nous laissons la parabole nous émouvoir et libérer en nous ces profondes émotions, qu'on nous a appris à réprimer, nous n'aurons plus jamais à nous demander qui peut être notre prochain. Seule la compassion peut enseigner à un être humain en quoi consiste la solidarité avec son prochain. A eux, le Royaume de Dieu.

Compassion. « La compassion (du latin *cumpassio*, « calque » sémantique ou traduction du mot grec *συμπάθεια* (*sympathie*), mot composé *συμπάσχω*, littéralement « souffrir ensemble », «

faire face aux émotions », *sympathie*) est un sentiment humain qui se manifeste au contact et à la saisie de la souffrance d'une autre personne ». Plus intense que l'empathie, la compassion nous fait voir et entrer dans la souffrance de l'autre, attise le désir et l'action en vue de soulager, réduire ou éliminer complètement une situation aussi douloureuse. Sentiment de tristesse à la vue de la souffrance de quelqu'un et qui pousse à la soulager, à y remédier ou à l'éviter ».

Jésus-Christ a toujours fait preuve d'une grande compassion pour ses contemporains. Voici quelques citations de saint Matthieu : « *Voyant la foule, il fut pris de compassion envers elle, car elle était désemparée et abattue comme des brebis sans berger* » (9, 36). « *En débarquant, il vit une grande foule de gens ; il fut saisi de compassion envers eux et guérit les malades* » (14:14). « *Alors Jésus appela ses disciples et leur dit : 'Je suis saisi de compassion pour cette foule, car ils sont avec moi depuis trois jours et n'ont rien à manger'* » (15:32). « *Ne devais-tu pas toi aussi avoir pitié de ton compagnon comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?* » (18,33). Et en saint Luc : « *Quand il la vit, il fut saisi de compassion pour elle et lui dit : 'Ne pleure pas'* » (7,13).

Dominique. Pour Fr. Angel Melcón, saint Dominique brilla et fut exemplaire en de nombreuses et fortes vertus: gai, joyeux, prédicateur, d'humeur égale, affable, intrépide, loyal, sage, gentil, discret, juste, priant, accessible, etc. Mais peut-être, entre toutes, se démarque-t-il par sa façon d'être sensible, tendre et compatissant. Peut-être que le trait le plus caractéristique de sa personnalité est sa compassion et sa miséricorde. Sa tendresse et sa sensibilité se traduisent tout d'abord par un abord chaleureux et humain avec tout le monde. Sa compassion n'est ni sentimentale ni romantique; elle n'est pas arrogante, comme celui qui a pitié pour humilier ou pour dominer ; elle ne conduit pas à un sentiment simplement passif et inopérant; ce n'est pas une émotion superficielle et stérile.

Sa compassion le faisait sortir de lui-même et se mettre à la place de l'autre, s'accorder spontanément à son besoin et à sa souffrance ou encore à sa joie. Sa compassion se changera en générosité et en engagement risqué, pour résoudre le besoin de l'autre. Ce qui signifie un engagement réel pour reconstruire les relations entre les hommes.

Dominique est un homme très sensible, et donc capable d'avoir pitié de son prochain. Et sa sensibilité pleine d'émotion, l'étreinte de ses entrailles, l'amènent à réagir par des gestes concrets et efficaces. Cette compassion s'exprime dans sa vie de plusieurs manières : avec les pauvres, les hérétiques, ses frères, les religieuses, bref, avec tous ceux qu'il rencontre :

a) Avec les pauvres : à Palencia, il vend ses livres, rares et annotés par lui, et commence ce qu'on pourrait appeler un dispensaire ; il a pitié d'un captif et est prêt à se vendre pour le sauver.

b) Avec les hérétiques : À Toulouse, il a compassion d'un hôte, et discute avec lui toute la nuit; d'un autre hérétique à qui il fait découvrir son erreur et qui fond en larmes en demandant miséricorde.

c) Avec ses frères : à Bologne, il est sensible aux fautes et aux erreurs de ses frères et les traite avec compassion, mais avec fermeté ; il fut un grand consolateur pour ses frères qu'il encourage à prêcher et en qui il a confiance, mais il les réprimande aussi et les envoie très vite en mission d'évangélisation.

d) Avec les femmes, surtout avec les religieuses : à Prouilhe, il reçoit et accueille de grand cœur les jeunes que leurs parents avaient laissées entre les mains d'hérétiques à cause de la pauvreté ou de fautes commises ; à Rome, il a pitié d'une femme qui, empressée d'écouter une prédication de Dominique, laisse son fils seul à la maison et, quand elle revient, le trouve mort, elle l'emmène chez le saint qu'elle supplie de faire quelque chose, et il le ressuscite; à Rome encore, il donne à chacune des religieuses quelques cuillères en bois de cyprès apportées de Madrid.

e) Avec tous : Dieu lui avait donné la grâce singulière de pleurer, et il adressait constamment à Dieu ce cri : qu'il lui accorde une vraie charité pour travailler efficacement à apporter à tous le salut, par la parole de l'Évangile. Sa compassion est « misericordia veritatis », miséricorde de la vérité.

La solidarité, la fraternité et la synodalité sont fondées sur la compassion que Jésus-Christ et Dominique ont pratiquée, et aujourd'hui, dans l'Ordre, elles doivent être une expression d'identité, d'unité, de témoignage et de signe prophétique pour notre monde d'aujourd'hui : individualiste, sceptique, indifférent et avide d'autonomie, qui perd de vue les valeurs précieuses.

Fr. Fernando García Fernández, OP
Promoteur des Moniales
Original espagnol



La fête de Saint Dominique 2022

Aujourd'hui, c'est la joyeuse fête de Dominique !

Avec cette exultation de la liturgie, nous commençons la fête de Dominique de Guzman.

Nous célébrons la figure féconde d'un homme qui a vécu il y a plus de 800 ans, mais qui continue d'être un point de référence pour l'Évangile vécu. Dominique est une fontaine dont les traces s'étendent jusqu'aujourd'hui, avec la force de ce qui est vrai, de ce qui éclaire.

Des racines de Dominique pousse un arbre feuillu, de toutes les teintes dans la même clé de la sagesse du Royaume.

L'Ordre ne se réduit pas à une collection de saints rassemblés sur des étagères, ou de traditions à conserver, ni même à un charisme à préserver.

L'Ordre est tissé de noms et de visages qui continuent de donner corps au courage de Dominique, à sa profonde compassion, à son engagement affirmé envers l'humanité, qui présuppose des choix concrets et des critères définis.

L'Ordre, prenant appui sur son passé, a sa manière de préparer l'avenir, marqué par le lien entre l'écoute réciproque et la parole faite pain, service, proximité qui donne la priorité à la vie.

Je trouve l'Ordre éveillé chez ceux qui permettent au dialogue d'harmoniser le fil du passé avec la trame du présent, créant ainsi un tissu chaleureux et crédible.

Je trouve l'Ordre attentif à ceux qui sèment aux marges de l'Amazonie ou chez les ouvriers dans la canne à sucre, et en ceux capables d'exposer la théologie dans une salle de classe ou de remonter une rivière pour célébrer dans les communautés les plus simples.

Je trouve l'Ordre dans les couples qui cherchent à vivre leur foi dans une communauté de prière et de formation, qui cherchent des moyens de la partager, de la rendre accessible aujourd'hui ; parce qu'ils ont découvert le trésor qui illumine leurs nuits et renforce leur confiance.

Je trouve l'Ordre dans la religieuse contemplative, dont le silence éclaire, au milieu d'une réunion compliquée, par une parole bien venue, capable de supprimer les tensions et de débloquent les chemins ; dans la femme âgée qui fait briller la lumière, et qui prêche l'espérance au quotidien dans la diminution physique; dans les communautés capables de recevoir et de distribuer avec discrétion et générosité, le surplus glissé dans le sac des sœurs.

Je trouve l'Ordre fertile dans les jeunes qui, les études terminées et l'avenir ouvert, entrent dans l'aventure de Dominique, les pieds nus de doute, mais le cœur plein de passion pour la justice qui embrasse la paix.

Je trouve l'Ordre brillant chez ceux qui habillent leurs responsabilités de simplicité, d'honnêteté et de savoir-faire, chez ceux qui découvrent encore dans leur héritage la vibration de ce qui séduit.

Je trouve l'Ordre vivant, avec son éloquence et ses glorifications, conscient de ses obscurités et de ses réussites, toujours liés à la promotion des samaritains de l'histoire, au service de la dignité humaine.

De la recherche à la mission la plus élémentaire ; de l'enseignement à l'assiette de soupe, je reconnais le même battement de cœur qui nourrit des réalités complémentaires, une seule chaire qui se dresse comme une sagesse compatissante, des Philippines, de la Corée et du Vietnam à Cuba, au Nicaragua et au Texas ; de l'Afrique du Sud au Canada, comme un immense « *abrazo* » des cultures.

Je trouve la trace de Dominique dans l'aube qui pointe, j'habite son chemin avec le désir de trouver le bon côté de son itinérance.

Sr Miria Gómez OP
Monastère de la Sainte Trinité
Orihuela - Alicante - Espagne
Original: Espagnol



*Soyons audacieux,
soyons unis,
soyons compatissants!*

—Timothy Radcliffe, OP



Musica Sacra OP

« La célébration solennelle de la liturgie est le cœur de notre vie, qui y trouve la racine principale de son unité. » (LCM 75) Mais quelle n'a pas été ma surprise et ma confusion ce jour de novembre 2020 où le Maître de l'Ordre me nomma pour un mandat de six ans dans la sous-commission *Musica sacra OP* ! De quoi s'agissait-il ?

Comme vous le savez sans doute, parmi les organismes de La Curie de l'Ordre, il existe une Commission Liturgique Internationale de l'Ordre des Prêcheurs (CLIOP) qui a énormément travaillé depuis la fin du Concile Vatican II pour refondre le missel, le lectionnaire et le Propre de l'Ordre et travailler au calendrier liturgique qui ne cesse d'évoluer avec les nouveaux saints et bienheureux inscrits au martyrologe. Car pour chacun d'entre eux, il faut trouver les oraisons et les lectures qui conviennent puis recevoir l'accord de la Congrégation pour le Culte Divin avant de pouvoir publier les textes. Outre ce travail de fond, il a fallu procéder à l'« aggiornamento » de nombreux autres rites, comme celui de la profession religieuse ou de l'onction des malades... Actuellement, c'est la préparation du martyrologe et d'un nouveau *Liber benedictionum et precum* qui est à l'ordre du jour ainsi que la création d'un mini-site hébergé sur le site de l'Ordre où toutes ces ressources sont disponibles. L'avez-vous déjà visité ? <http://liturgia.op.org/>

Dans leur précédent mandat, les membres de la CLIOP ont remarqué que ces chantiers de fond prenaient tant de temps et d'énergie qu'ils n'avaient presque jamais l'opportunité d'aborder la question du chant et de la musique liturgique qui pourtant donne chair et vie aux textes. Ils ont donc suggéré que soit créée une autre commission qui se consacrerait à développer cette dimension. Le frère Gérard Timoner III, au début de son mandat de Maître de l'Ordre, a accédé à leur requête et a donc créé une *sous-commission Musica sacra OP* pour bien signifier que cette commission, quoique tout à fait autonome, doit travailler en lien constant avec la CLIOP. Aujourd'hui nous sommes quatre dans la sous-commission. Il y a deux frères : Thomas Möller (Allemagne) qui est le Président, Lukasz Misko (Institut de Liturgie OP de Cracovie), une sœur apostolique, Sr Ragnhild Bjelland (Oslo, Norvège) et moi-même en tant que moniale. Vous le voyez, c'est un bel exemple de parité frères – sœurs. Nous sommes accompagnés par le frère Mark Padrez qui est le Vicaire du Maître et le Socius pour la vie fraternelle et la formation et qui est présent autant qu'il le peut à nos réunions.

Notre travail a débuté lentement en raison du Covid bien sûr qui a fait que durant une année nous nous sommes limités à des video-conférences, et aussi parce que cette commission est toute nouvelle et que tout y est à inventer. Par ailleurs, nous devons faire face au défi d'arriver à proposer des ressources qui aident à prier tous ensemble, alors que d'une part chaque Province a développé dans sa langue une liturgie propre et que d'autre part la liturgie présente de l'Ordre doit être vécue en continuité avec sa très riche tradition passée depuis Humbert de Romans. Vous le voyez, le défi est immense. Nous étions d'autant plus heureux à la fin du mois de juin de

pouvoir nous rencontrer tous ou presque des deux commissions à Santa Sabina et d'avoir une première matinée de travail avec le Maître de l'Ordre qui, après nous avoir entendus, a exprimé ses attentes.

Et puis, venir à Sainte-Sabine, c'est découvrir la vie des frères autour du Maître de l'Ordre, partager leur prière dans l'antique basilique, leurs délicieux repas italiens, admirer la manière dont chacun se met au service des autres dans les petits détails de la vie de tous les jours et le soir, autour d'une boisson, admirer de la terrasse la merveilleuse vue sur Rome tout en essayant de suivre la conversation en plusieurs langues à la fois... Il y eut même, malgré la chaleur accablante, une soirée dans une trattoria du Trastevere et le Maître de l'Ordre avait pu se libérer pour être avec nous. Mais les moments les plus précieux pour moi ont été de venir le matin dans la chambre qui fut celle de saint Dominique et là, avec beaucoup d'émotion, le remercier pour l'Ordre, pour nous avoir plantés *in medio Ecclesiae*, pour notre merveilleuse vocation de moniale et le prier afin que les monastères de l'Ordre continuent de porter de nombreux et beaux fruits de sainteté.

Concrètement, voici quelques chantiers auxquels nous nous sommes attelés. Le Maître de l'Ordre a demandé une base de ressources musicales (numérique et peut-être imprimée) comprenant différents ordinaires de messe ainsi que des chants dans les langues officielles de l'Ordre (latin, anglais, espagnol, français), qui pourrait être utilisée lors des chapitres généraux et autres réunions internationales de la Famille dominicaine. Nous commençons aussi à rassembler le matériel en vue d'une autre base de données pour le chant des Vêpres des solennités, fêtes, et fêtes propres à l'Ordre. Parallèlement, une « play-list » a été créée sur la chaîne you-tube où chaque mois nous proposerons un exemple de musique sacrée ou de chant liturgique en demandant à des couvents ou des monastères un peu partout dans le monde. La play-list se nomme « Submissio musica sacra » et nous étions particulièrement heureux au mois de mars de pouvoir montrer la famille dominicaine à travers le monde chantant pour la paix en Ukraine. Un autre grand chantier a malheureusement dû être interrompu mais nous gardons bon espoir de pouvoir un jour le reprendre.

Enfin, confirmés et soutenus par la belle lettre apostolique *Desiderio desideravi* que le pape a publiée précisément durant la rencontre de nos commissions à Rome, nous avons le projet un peu ambitieux de pouvoir proposer dans un avenir assez proche des ateliers de formation liturgique au niveau international de l'Ordre. Ils présenteraient les principes liturgiques fondamentaux de notre vie dominicaine et donneraient des exemples concrets de bonnes pratiques existant dans les diverses Provinces... Car nous avons conscience de ce que la liturgie est aussi un lieu de prédication, et qu'une belle liturgie dans une province suscite les vocations. Le pape ne parle-t-il pas de « formation à la liturgie et de formation *par* la liturgie » ? Mais tout reste à bâtir.

En attendant, nous cherchons à relayer sur le site de l'Ordre les propositions qui existent déjà ici ou là de se former et de faire l'expérience du chant liturgique en milieu dominicain. Connaissez-vous par exemple l'« *Extraordinary Music Workshop* » qui s'est déroulé en anglais à Cracovie

du 15 au 21 août ? Le secret de leur réussite depuis plusieurs années : allier une vie liturgique de toute beauté à des ateliers de chant, des conférences, mais aussi pèlerinage, adoration eucharistique ou même soirée flamenco, tout cela autour des frères et de compositeurs et de chefs de chœur de renom.

Sr Marie op,
Monastère de Langeac (France)
Original français



Original français Sainte-Sabine, le 29 juin 2022 : les deux commissions de liturgie autour du Maître de l'Ordre (la moniale est la plus petite)



« FAIS LUI CONFIANCE ! »

Le chemin spirituel que j'ai parcouru m'a fait penser que la vie est un exercice continu des vertus, mais comment, où et quand prendre conscience ?



J'ai trouvé la réponse dans la souffrance, la maladie et la perte d'un être cher, ou simplement dans mes doutes ou mes inconnues. Là où une partie de mon Être me le rappelait sans cesse, aie confiance en Lui ! Crois en Lui ! Dieu existe. Il m'invite à m'approcher, à parler avec lui dans la prière, à demander sans cesse son aide.

C'est alors que j'ai reconnu qu'il est mon Père, qu'il s'est toujours occupé de moi, qu'il m'a aimé, plus que je ne pourrais l'imaginer. Que tout le bien qui a pu m'arriver, c'est Lui qui l'a permis, et que le négatif était une conséquence de mes propres échecs ; me lever, m'encourager à Lui faire davantage confiance, qu'avec mes seules forces je n'irais pas loin, que je me sentirais

bientôt fatiguée et que je tomberais dans le désespoir.

Ainsi j'ai compris et entendu, quel chemin suivre pas à pas pour vivre une vraie vie, qui apporterait du bien aux autres, et aux décisions que je prendrais à chaque instant de ma vie. Bien sûr, ce n'était pas facile, mais en même temps j'ai compris que rien n'est impossible à Dieu qui peut tout faire de rien.

Pour ce faire, il m'a montré un chemin à parcourir pas à pas, presque semblable à celui d'un enfant à bord ou d'un nouveau-né avec son propre processus (naître, grandir, se reproduire et mourir) ; un chemin que je vois actuellement comme des étapes dans la vie que je traverse.

La première étape est l'Aspirat : elle m'aide à découvrir que corporellement je semblais avoir une connaissance plus extérieure qu'intérieure. En d'autres termes, plus visible que spirituelle. En jugeant plus objectivement, il semblait que tout était faux, donc qu'il faudrait changer beaucoup de choses qui ne vont pas avec ton sentir, ton agir du moment ; et encore une fois le Seigneur met sur ma route frères et sœurs qui m'ont aidée à différencier, distinguer, examiner, analyser, observer, et m'arrêter un instant pour me questionner : pour quoi, pourquoi ; Pour qui suis-je ici ? Que dois-je laisser, changer ou améliorer ?

Deuxième étape. Le postulat. Ce fut une réponse plus claire et plus ferme dans laquelle j'ai vécu ou reconnu davantage mes chutes et mes redressements [ou mes hauts et mes bas], où j'ai fait miennes les paroles de Simon Pierre : Eloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un pécheur » Et le désir est né en moi de ruminer ou d'intérioriser les paroles de Jésus : « N'aie pas peur, désormais tu seras un pêcheur d'hommes » Lc 5,10, m'invitant à passer à l'étape suivante.

Troisième étape. Noviciat : à ce stade j'ai déjà une idée du modèle que je suis appelée à être « Du vin nouveau dans des outres neuves »; mais il y a une lutte constante entre le vieil homme (habitudes, façons de penser) voulant se détendre ; et l'homme nouveau, me poussant à chercher la vérité, qui rend l'homme capable d'aimer de manière désintéressée, me demandant souvent dans la prière : Seigneur, comment as-tu fait pour écouter, sans faux jugements ? ; pour pardonner, sans ressentiment ; pour donner, sans rien attendre en retour ? Le parcours commence par... « Aie confiance en Lui », c'est-à-dire qu'Il m'invite à grandir dans Sa parole qui guérit, qui donne la vie, en la gardant et la méditant dans mon cœur pour pouvoir la mettre en pratique ; même si souvent, les désirs égoïstes abondent encore, il m'invite à sortir de moi, à passer d'un « moi je » à un « nous ». Me rappelant ses paroles: « Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits, car en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jean 15:5.)



Quand je pense que je suis seule, il me montre avec son geste paternel combien Il m'aime, à travers ses membres qui composent son Église ; il me parle à partir d'un chant de mes sœurs en



Christ, d'une exhortation de ses ministres, d'un simple sourire d'une enfant, ou de quelques larmes de joie et de gratitude envers Dieu d'une mère, d'un frère, d'un partage de souffrance, de tristesse dans un simple silence ; d'une étreinte fraternelle ou de la beauté infinie de sa création. Je me rappelle à nouveau : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » Mt 28, 20.

Porter l'habit, c'est me remettre en mémoire, mon Fiat constant : « Me voici, Seigneur pour faire ta volonté » : quand je mets la Robe je lui demande de me revêtir de Lui. Quand je mets la ceinture je lui demande de me donner un cœur chaste ;

méditation du Saint Rosaire m'aide à atteindre les saintes vertus à l'exemple de Marie, le scapulaire pour lui demander la force de porter ma croix chaque jour. Porter l'habit de l'Ordre est un défi, défi d'une vie nouvelle en Christ, pour le faire vivre en moi d'abord, et le donner aux autres.



Sor María Jesús de la Santa Cruz O.P.
Monasterio Santo Domingo
Cochabamba Bolivia
Original español



Partager la joie de dire « Oui ! »

Ave Maria !

C'est une grande joie de pouvoir partager la grâce de Dieu du 25 mars de cette année : j'ai pu dire oui jusqu'à la mort à notre bien-aimé Seigneur, dans mon monastère de Saint-Dominique à Cochabamba en Bolivie ; et aussi de remercier Sœur Lioba, membre de la Commission internationale, pour cette invitation.

Je suis la première vocation de mon monastère ; chacune des étapes de ma formation a donc été une expérience unique, non seulement pour moi, mais aussi pour ma communauté puisque mes sœurs viennent de différents monastères, avec leur richesse respective pour la liturgie et les rites dans les étapes de la formation. En tant que communauté, petit à petit, nous créons nos propres traditions, et grâce à cela, j'ai pu participer activement à la préparation de ma profession.

Pour ce jour si spécial, nous avons apprécié la présence et l'aide des sœurs de notre fédération, qui comme toujours nous ont accompagnées depuis le début de la fondation ; à cette occasion, nous avons été accompagnés par: Mère Alejandra Gómez O.P. Présidente fédérale et Sœur Violeta Quispe Rojas O.P du monastère de Sainte Catherine de Lima ; Mère Rosa Luz Manrique Diaz O.P. prieure du monastère de Sainte Rosa de Arequipa; Sœur Flor de María Callohuanca Aceituno O.P. et Sœur Gema Llamoca Aguilar O.P. du monastère de Sainte Catherine de Arequipa; malgré les restrictions dues à la pandémie, elles ont fait un grand sacrifice pour nous accompagner et leur présence a donné une touche spéciale à ma profession, par l'affection et la fraternité avec lesquelles elles nous ont aidées dans les préparatifs de la célébration.



La Sainte Eucharistie a été célébrée par Mgr Jorge Saldia O.P., concélébrée par nos frères de la Vice-Province de Bolivie ; dans son homélie, Monseigneur m'a dit qu'il n'y a rien de plus beau que de se mettre entre les mains de Dieu, puisque c'est Dieu qui dirige nos vies ; je lui ai répondu dans mon cœur : « il est terrible de tomber entre les mains de Dieu... , mais encore plus terrible d'en tomber », parce que cette phrase m'a accompagnée et soutenue tout au long de ma formation : il n'est pas facile de mourir à l'amour propre et d'éliminer tout ce qui reste en moi ; malgré tout je ne peux pas imaginer ma vie en dehors des mains de Dieu.

Mais notre Seigneur, comme un Père aimant, non seulement corrige, mais sait aussi gâter ses petites filles et c'est l'un des beaux détails que j'ai pu vivre le jour de ma profession solennelle :

voir l'affection et l'enthousiasme non seulement de ma communauté, mais aussi de mes sœurs de la fédération et de la famille dominicaine de la Vice Province de Bolivie, les mots sont bien pauvres pour remercier Dieu de tant d'amour et de me permettre de faire partie de cette grande famille de Dominique de Guzmán.

Après ma profession, on m'a posé cette question : Qu'est-ce qui tu as préféré de la cérémonie? Question très difficile, parce que chaque moment a été très beau et significatif, mais ce qui a troublé mon cœur, ce fut de dire « jusqu'à la mort » et dans notre cas c'est jusqu'à ce que la mort nous unisse, alors quand j'ai senti un parfum spécial au moment où, prosternée sur le sol, couvert de fleurs, symbole de renoncement au monde, je Lui ai demandé la grâce de pouvoir aussi dégager ce parfum exquis le jour où Il m'appellera.



Parmi les beaux cadeaux reçus pour ma profession, une carte souvenir dans laquelle je lisais l'affection de cette grande famille à laquelle j'appartiens. Et la visite de Mère Rosa Elvira Cáceres Marroquín O.P. et sœur Asunción Anahua Cama O.P. du monastère de Sainte Catherine de Arequipa, qui pour diverses raisons n'avaient pu assister à ma profession ; nous avons pu jouir de leur présence pendant toute une semaine.

Je ne nierai pas avoir peur du défi d'être la première religieuse bolivienne, comme l'a dit le P. Edwin Salas O.P. « Tu fais partie de l'histoire de la vice-province de Bolivie et tu as la mission de prier pour l'Ordre et notre pays » ; j'espère qu'avec la grâce de Dieu et vos prières, mes sœurs, je pourrai vivre pleinement ma vocation contemplative.



Sœur María Esther de la Agonía de Jesús
et María Soliz Diaz O.P.
Monasterio Santo Domingo
Cochabamba-Bolivie
Original espagnol



50 Ans de Présence du Monastère de Notre-Dame du Rosaire à Mendoza, en Argentine.

Synthèse de l'histoire avant l'arrivée de la Communauté à Mendoza

Notre monastère a été fondé à Forcall, Castellón, Espagne, le 25 juillet 1888, dans le bâtiment d'un ancien couvent dominicain du XVIIe siècle, dont les huit frères sont morts martyrs dans la persécution religieuse de 1835/36 appelée la confiscation (« desamortización ») de Mendizábal. Bien que les gens aient désiré retrouver la présence des frères et l'aient demandé à la reine régente et à l'Ordre, il n'a pas été possible de rouvrir le couvent par manque de religieux, car beaucoup étaient morts durant la persécution, de sorte que la propriété fut fermée et vendue. En 1886, la célébration fervente du 2ème centenaire de l'arrivée à Forcall des reliques de Saint Victor, soldat romain, encouragea la ville à récupérer la présence dominicaine et comme il n'était pas encore possible cette fois de récupérer la présence des frères, on pensa demander une fondation de moniales dominicaines. Une dame fortunée acheta l'ancien bâtiment et la ville a obtenu 8 religieuses du monastère de Corpus Christi de Villareal pour commencer la fondation d'un monastère de l'Ordre.

Pendant la guerre civile espagnole de 1936, 78 ans après sa fondation et le même jour, les religieuses ont dû quitter le monastère à la hâte pour sauver leur vie, et l'église a été incendiée et utilisée comme théâtre et salle de danse. L'aumônier des religieuses qui les a aidées à partir fut fusillé un an plus tard en 1937. En 1939, la Communauté se réunit à nouveau dans le monastère et reprit une vie normale.

En 1966, en raison de l'effondrement d'une partie du toit de l'église, des inconvénients et du coût élevé de la réparation, les supérieures de la Fédération de l'Immaculée décidèrent de déplacer la Communauté dans un autre monastère de la fédération. C'est ainsi qu'elles ont été accueillies au monastère de Játiva, où elles ont vécu 4 ans. Là, elles ont la possibilité d'occuper un monastère construit par les jésuites pour des religieuses carmélites à Gandía, où elles ne sont jamais allées. Le monastère leur a été concédé ; elles avaient déjà construit les stalles du chœur mais en raison d'un changement d'autorités dans l'ordre, tout est tombé à l'eau. A ce moment-là arrive à la fédération la demande d'une fondation de moniales, faite par les frères du couvent dominicain de Mendoza [à quelque 1000 kilomètres à l'ouest de Buenos Aires]. C'est ainsi qu'un transfert vers l'Amérique est proposé à la Communauté, quelque chose de totalement inhabituel à l'époque où l'on entrait dans un monastère pour y mourir. Le monastère de Santa Catalina de Buenos Aires entreprit de leur



construire un monastère, de le meubler et de soutenir la Communauté jusqu'à ce qu'elle puisse se débrouiller seule. La Communauté accepte finalement l'offre dans la foi pure et l'abandon à Dieu, confiante dans la vision des supérieurs et c'est ainsi qu'elles arrivent à Buenos Aires en 1970 après quinze jours de voyage en bateau. Elles sont reçues et logées pendant un an et demi par les religieuses de Santa Catalina jusqu'à ce que le monastère de Mendoza soit terminé.

Événements significatifs vécus par la Communauté à Mendoza, au cours de ces 50 années

24 juin 1972. Une date chère à la Communauté : souvenir de la première messe célébrée dans le monastère de Borbollón. Ce jour-là, l'Église célèbre la solennité de la naissance de saint Jean-Baptiste et dans l'Ordre, nous nous souvenons de l'anniversaire de la naissance du Père Saint Dominique de Guzmán. La messe a été célébrée par Fray Andrés Torres O.P. à l'infirmerie du monastère parce que la chapelle n'était pas encore terminée.

2 juillet 1972. Consécration solennelle de l'autel, bénédiction de l'église, fermeture de la clôture et début de la vie contemplative dominicaine à Mendoza. Notre monastère était le premier monastère contemplatif de toute la région, de sorte que les trois évêques de Cuyo étaient présents: Mgr Maresma, (Mendoza), Mgr Sansierra. (Saint-Jean), Mgr Laise (Saint-Louis); le Gouverneur de la Province de Mendoza, l'Ambassadeur d'Espagne, le Consul d'Espagne à Mendoza, le Père Provincial des Dominicains en Argentine, le Prieur du Couvent de Mendoza, de nombreux frères, religieux et fidèles, et des membres de la communauté espagnole de notre ville.



Ce monastère a été construit principalement avec l'aide du monastère de Santa Catalina de Buenos Aires, qui donna tous ses biens pour financer les travaux, comme nous l'avons déjà dit. L'Evêque a spécialement confié à la Communauté de prier pour les vocations. Quand les religieuses sont arrivées, il n'y avait qu'un seul séminariste dans le diocèse. L'année suivant leur arrivée, le nombre des séminaristes est passé à quarante.

Le monastère a reçu dès le début les visites de pasteurs, de prêtres, religieux et laïcs. De grandes figures de l'Église y sont passées : le légat du Pape au Congrès marial national de 1980, le Nonce apostolique en Argentine, de nombreux cardinaux, évêques et prêtres du pays et de l'étranger. La Communauté a collaboré à ce grand événement de l'Église en Argentine en fabriquant 80 aubes.

Le monastère d'El Borbollón est devenu dès sa fondation un centre d'évangélisation pour toute la région. C'était la seule église catholique de la région. Les Pères dominicains, aidés par des sœurs dominicaines de vie apostolique et par des laïcs, ont commencé à préparer les enfants à la Première Communion et à la Confirmation. Au fil du temps, des catéchistes locaux ont été

formés. Les religieuses ont soutenu le travail de diverses manières, notamment en priant et en mettant à disposition la chapelle et la maison de retraite pour les besoins de l'évangélisation. La population locale a été sensibilisée à l'importance de la prière, de la réception des sacrements et de la participation à la messe dominicale. Cette cellule d'Église est restée vivante et active jusqu'à aujourd'hui.

Le site initial du monastère présentait de sérieux inconvénients pour le développement normal de la vie contemplative, de sorte qu'après 16 ans de vie à Borbollón, les supérieurs majeurs et M. l'archevêque ont conseillé un changement de lieu dans la même province de Mendoza. C'est ainsi que le **25 juillet 1988**, à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation en Espagne, le nouveau monastère de Villa Nueva a été béni et inauguré et l'église et l'autel solennellement



consacrés. En préparation à cet événement, dans les jours précédant la fermeture de la clôture, deux conférences ont été données au monastère, l'une sur la vie et l'autre sur l'histoire de l'Ordre dominicain, et la chorale de l'UNC, dirigée par Maître Felipe Vallesi et par Sr. Cecilia López, de Mater Dei, a donné dans notre église un concert de musique sacrée polyphonique du XVIIe siècle et de chant grégorien, avec lequel ils ont prévu de se produire au Concours d'Arezzo, en Italie. Ce monastère a été construit avec l'aide des habitants de Mendoza, de plusieurs monastères et couvents du monde entier, mais surtout avec l'aide du monastère de Santa Catalina de Córdoba, qui nous a également soutenus économiquement pendant de nombreuses années car le travail de reliure dont nous vivions à l'époque n'était plus rentable.



En 1992, les supérieures de la Fédération des Moniales Dominicaines de l'Immaculée Conception d'Aragon à laquelle nous appartenions ont demandé à la Communauté d'accueillir le Noviciat Commun de la Fédération en Amérique latine et notre Communauté devient ainsi une maison de formation. Plus tard, les noviciats communs du Chili et de l'Argentine ont été unifiés en un seul et la maison de formation à

Mendoza a été maintenue. En fait, des religieuses d'Argentine, du Chili, du Pérou, d'Équateur et une d'Espagne sont passées par notre communauté.

En 2019, une nouvelle fédération de moniales argentines est constituée, avec le titre de « Marie, Mère de la Grâce » et lors de la première assemblée constitutive de la fédération, tenue à Mendoza, notre monastère est à nouveau choisi comme maison de formation commune de la nouvelle fédération.

Le 2 juillet 2022, la Communauté a célébré les 50 ans de sa présence à Mendoza avec une messe solennelle présidée par le Père Provincial, accompagné de cinq frères, d'un prêtre du clergé et de nombreux fidèles de la famille dominicaine et de ceux qui nous ont accompagnés depuis la première heure. Le 23 juillet, l'événement sera à nouveau célébré en présence de notre archevêque et de son évêque auxiliaire, avec le clergé et les habitants de Mendoza en général. Cela a été organisé parce que notre pasteur, Mgr Colombo, n'était pas à Mendoza le 2 car il doit assister à la béatification des martyrs de Zenta. Une indulgence plénière sera accordée à ceux qui participent à la messe du 23.



Sœur Monica Ma. Moyano O.P.
Monastère de Mendoza, Argentine
Original Espagnol



100ème Anniversaire du Monastère de la Mère de Dieu à West Springfield, Massachusetts, USA

Ayant récemment célébré deux autres jubilés majeurs – Le 800ème anniversaire des moniales et le 800ème anniversaire de l'ensemble de l'Ordre Dominicain – il nous a semblé approprié de centrer la célébration du 100e anniversaire de notre monastère cette année en une neuvaine de Messes d'action de grâce à Dieu pour toutes les bénédictions qu'il nous a accordé au fil des

années. En voici le déroulé :

Jour 1 (31 août 2022) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour toutes nos sœurs décédées, qui nous ont fidèlement transmis l'esprit spécifique de notre communauté, ainsi que le beau monastère et le terrain dont nous jouissons maintenant. Nous sommes reconnaissantes pour leurs nombreux sacrifices et leur bel exemple, ainsi que pour leur amour de la Liturgie, de la prière personnelle, et de la vie communautaire.



Jour 2 (1^{er} septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour les évêques et prêtres du diocèse qui ont soutenu notre vie de prière, tout particulièrement l'Évêque Thomas Mary O'Leary, qui a accepté notre venue en son diocèse en 1922, et a rendu possible l'achat de notre propriété à West Springfield en 1925. Lorsque nous n'étions pas en mesure d'avoir un aumônier Dominicain, les prêtres du diocèse ont eu la générosité de célébrer pour nous la Messe, et actuellement des frères Franciscains de la paroisse proche de St Stanislas reçoivent nos confessions.

Jour 3 (2 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour les nombreuses bontés que nous ont témoigné au fil des ans les sœurs du diocèse, à commencer par les Sœurs du Bon Pasteur, qui ont accordé l'hospitalité à nos sœurs fondatrices jusqu'à ce que notre première maison soit habitable. Plus récemment, les Sœurs de Saint Joseph, les Sœurs de la Providence et les Filles du Cœur de Marie nous ont toutes aidées à prendre soin de nos sœurs âgées, que ce soit en travaillant dans notre infirmerie ou en accueillant nos sœurs dans leurs propres établissements de soins.

Jour 4 (3 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour nos parents, amis et bienfaiteurs. Notre évêque actuel, Monseigneur William Byrne, sera le célébrant principal et nous y attendons la venue de nombreux autres prêtres, parents et amis, y compris des membres du chapitre du monastère des Fraternités Laïques de Saint Dominique. La Messe sera célébrée à l'heure exceptionnelle de 10h30 du matin, et suivie d'un déjeuner à notre parloir.



Jour 5 (4 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour le grand privilège de l'adoration de l'Eucharistie dans notre chapelle. Cette dévotion remonte aux tous débuts de notre fondation, car Monseigneur O'Leary avait grandement souhaité qu'il y ait une adoration perpétuelle du Saint Sacrement en son diocèse. Lorsqu'il a demandé à nos fondatrices d'ajouter à la louange perpétuelle de Marie par le rosaire, l'adoration perpétuelle, elles en furent ravies et acceptèrent avec joie. En raison de leur faible nombre, les Soeurs ont dû se contenter tout d'abord d'une exposition quotidienne aussi fréquente que possible. De la même façon aujourd'hui, nous devons nous contenter de pratiquer l'adoration durant la plupart des heures diurnes, mais si notre nombre augmente, nous serons heureuses de prolonger ce temps précieux devant l'Eucharistie de notre Seigneur.

Jour 6 (5 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour nos parents, amis et bienfaiteurs décédés, ce jour étant celui où l'Ordre tout entier célèbre l'anniversaire des amis et bienfaiteurs décédés.

Jour 7 (6 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour notre vocation Dominicaine, et pour l'amitié et le soutien de toute la famille Dominicaine. Ainsi que nous le rappellent nos Constitutions, c'est Dieu qui nous fait « habiter ensemble dans l'unanimité » (LCM 1.V). Notre vocation est le premier des dons qu'il nous accorde, et chaque sœur qu'il appelle à notre communauté, en fait chaque membre de la famille Dominicaine toute entière est, de même, un don qu'il nous fait. Au travers de notre sincère charité les unes envers les autres, puisse Dieu faire développer la sainte prédication de l'Évangile.

Jour 8 (7 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour les grâces innombrables que Dieu a accordé à l'Église et au monde au travers de notre vie de prière d'intercession. Nous avons eu un aperçu de l'importance de notre présence dans le diocèse lorsque la covid a frappé et que, malheureusement, pour la première fois, il nous a fallu fermer notre chapelle au public. Heureusement, après six semaines, notre prieure a pu obtenir la permission de notre évêque de rouvrir notre chapelle pour l'adoration et la Messe, avec les précautions nécessaires tels les masques, le désinfectant et les marques facilitant la distanciation sociale. Comme il était plus compliqué pour les paroisses d'ouvrir à nouveau, nous avons été pour un temps la seule église de la région ouverte pour la Messe et la prière personnelle, et les personnes ont répondu en conséquence, venant en bon nombre. Ce ne sont pas seulement nos prières, mais les prières de tous ceux qui viennent en notre chapelle qui apportent sûrement de nombreuses bénédictions sur l'Église et au monde.

Jour 9 (8 septembre) - La Messe sera célébrée en action de grâce pour le soin maternel permanent de Notre Dame pour nous . C'est le 8 septembre 1922 que notre fondatrice, Mère Marie Hyacinthe et sa compagne, Mère Marie de la Couronne, toutes deux Sœurs du Rosaire Perpétuel à Catonsville, Maryland, ont rencontré l'Évêque Thomas Marie O'Leary, Ordinaire du Diocèse de Springfield, afin de lui demander de les accepter au sein de son diocèse. Elles furent ravies lorsqu'il répondit : « Venez, venez à Springfield au nom de Dieu et de Marie. Ce sera notre don à Notre Dame en la fête de sa naissance ». Depuis nous avons considéré cette maison comme étant particulièrement le monastère de Notre Dame, dédié à son Rosaire et à l'adoration de son Fils. Alors que nous entamons un nouveau siècle au service du Seigneur dans ce diocèse, nous prions pour qu'elle continue à nous bénir et nous guider de son amour et de sa protection maternelle.



Soumis par Sr. Marie du Cœur Immaculé, O.P.
Monastère de la Mère de Dieu
West Springfield, Massachusetts, US
Original: Anglais

Oints pour Proclamer l'Évangile de la Paix

Au cours du Jubilé dominicain de l'épiphanie 2021 à l'épiphanie 2022, on a proposé à tout l'Ordre, l'appel du prophète : « *Élargis tes tentes Israël* » (Is.54:2) ; chaque jour il y avait une intention particulière. Plus tard, le Maître de l'Ordre nous a demandé, pour obtenir le don de la paix en faveur du monde et en particulier pour l'Ukraine, de prier à la fin du Saint Rosaire les litanies de nos saints et bienheureux dominicains. Dans cette « table agrandie » pour cette noble cause, me revenait la belle image du Psaume 127 : Comme des plants d'olivier autour de ta table Seigneur, ainsi les enfants de l'Église, les enfants de Dominique de Guzmán.

Nous avons donc élargi nos tentes, nos cœurs comme Notre Père Saint Dominique qui, selon les



témoins de la canonisation, «gardait chacun dans son cœur et parce qu'il aimait tout le monde, tout le monde l'aimait », ainsi l'avons-nous vécu et ainsi l'avons-nous fait pour toute la famille dominicaine à travers notre prière de moniales contemplatives. Parmi tant de pousses de ce bel arbre dominicain, je voudrais souligner quelques traits de Notre Père Saint Dominique, homme de paix. Notre Père fondateur annonça l'Évangile de la paix ; souvenons-nous aussi du bienheureux Reginald d'Orléans à qui la Très Sainte Vierge Marie est apparue visiblement en disant: J'oins tes pieds et tes membres d'huile sainte pour te préparer à propager l'Évangile de la paix (Ep 6, 15). Cela me semble emblématique pour chaque fils et fille de Domingo. Notre Saint-Père Dominique était « un ami de la propagation de la foi et de la paix ».

Dieu voulait sauver le monde par la folie de la prédication, alors notre saint patriarche a voulu gagner le monde pour le Christ en édifiant l'Église par le témoignage de sa vie, par l'amour qui fait miséricorde à ses frères ; son désir ardent était le salut des âmes. Dominique annonce et vit l'Évangile de la paix, le seul véritable Évangile parce que « *le Royaume de Dieu est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint* » (Rm 14, 17-19), pour lui aussi : amour, vérité et grâce. Dans le Languedoc précisément ce fut son témoignage au milieu de la guerre ; il prêche l'Évangile sans participer au conflit, sans prêcher la croisade convoquée par le pape Innocent III contre l'hérésie cathare, ni appuyer ce projet ; encore moins était-il ami des méthodes violentes ou répressives telles qu'elles étaient utilisées à cette époque. Un véritable ami de la paix ! Parce qu'il est un véritable amant de la pauvreté « sans sacoches ni sandales » (Lc 10; Mt 7:15), avec comme unique richesse la pauvreté du Christ. Il annonçait le Royaume avec la force de la foi et de la vérité, et les fruits précieux étaient paix et justice : semence imprégnée de charité dans un environnement si défavorable. Souvenons-nous de l'épreuve du feu pour ses écrits, sortis intacts des flammes... miracle concluant ; parce qu'ils contenaient une

doctrine authentique les forces de la haine, du mensonge et de l'erreur étaient ainsi vaincues par la puissance de Dieu. Comme l'exprime magnifiquement le Psaume 84 « Dieu annonce la paix à son peuple, à ses amis et à ceux qui reviennent du fond du cœur » ; la preuve en est la naissance de Prouilhe... « la Sainte Prédication ».



La paix est le don merveilleux que Dieu fait aux hommes. Jésus Prince de la Paix nous l'offre, en même temps qu'il nous invite à nous y engager. Nous sommes mis au défi par la réalité actuelle de notre monde, si accablé, tourmenté, agressif et violent. Depuis notre vie contemplative dominicaine, une question se pose : que pouvons-nous apporter aujourd'hui à l'Église pour vivre ce défi ? Certes, nous condamnons la violence et les actes de violence, mais l'itinéraire que nous devons parcourir est beaucoup plus profond, il mène vers l'intériorité, vers la paix dans nos cœurs, « déchirez vos cœurs » (Jl:2,13). Je pense à des attitudes telles que la concorde, la réconciliation, la responsabilité, la recherche du bien de tous, en n'excluant personne, respecter les différences, comprendre ceux qui pensent différemment, sans disqualifier ni fomenter ce qui unit. Être pleinement conscientes que si nous n'apportons pas la paix, nous apportons peurs, ambitions et intérêts égoïstes, signalait un prédicateur. Dans nos communautés, nous pouvons nous blesser ou nous faire du mal avec des mots, des regards ou des gestes ; cela peut aussi rester dans nos cœurs. Dans notre vie communautaire, vivre la paix, ce n'est pas seulement ne pas avoir de conflits ou de bagarres, ... mais être en harmonie communautaire qui jaillit du cœur de chacune, une paix qui ne donne que l'union avec Jésus. Ne laissons pas l'indifférence l'emporter dans nos cœurs ; que grandisse toujours l'amour et l'unité. Être cohérent avec notre foi dans nos cœurs. Jésus est le modèle de qui nous devons tout apprendre : la douceur, l'humilité, la miséricorde, la compassion, le silence, le pardon.

La paix jaillit d'un cœur nouveau, renouvelé, qui peut toujours répondre par l'amour parce que déjà le Christ vit en nous ; nous devons vivre en Christ. Car celui qui sert le Christ, plaît à Dieu et est agréé par les hommes. Travaillons donc pour la paix et pour notre édification mutuelle, comme nous y exhorte l'apôtre.



Sor María Dolores Colombes, O.P.
Monasterio Santa Catalina de Siena
Buenos Aires – Argentina
Original: Espagnol



Le Premier Saint Philippin, un Dominicain !



Introduction

Tout d'abord, au nom de la communauté du monastère de Lourdes, où la Providence m'a conduite par sa grâce, je voudrais exprimer ma profonde gratitude à ceux qui sont chargés de la publication de *Monialibus*, bulletin qui est si riche et si instructif, et si utile pour nous, moniales contemplatives dominicaines répandues à travers le monde.



Avec beaucoup de joie et un profond intérêt, je réponds humblement à l'invitation de sœur Lioba dans le précédent numéro de *Monialibus* (n° 46), d'avril 2022, où elle a écrit : « Peut-être que l'une ou l'autre d'entre vous aimerait partager avec nous l'histoire d'une sainte ou d'une personne bénie qu'elle connaît plus particulièrement ? » Alors, avec un cœur reconnaissant, je viens vous partager la vie de saint Lorenzo Ruiz, mon *kababayan* (compatriote). C'est une noble fierté pour nos frères et sœurs dominicains, en particulier aux Philippines, que saint Lorenzo Ruiz, premier Philippin à être élevé sur les autels,

soit un dominicain ; il est un beau fruit de notre sainte et heureuse famille dominicaine.

J'ai vécu de nombreuses années à Manille où Lorenzo Ruiz est né. Cela m'a incitée à avoir le courage de partager avec vous sur lui et son passé familial et de satisfaire mon désir, d'une manière ou d'une autre, de le faire connaître, afin de nous encourager à faire grandir notre foi dans le Seigneur et notre confiance en sa Sainte Mère, fidèles à notre vocation dominicaine.



L'église où il a été baptisé et où il a servi plus tard comme enfant de chœur ou sacristain, à Binondo, est devenue mon endroit préféré dans la ville. Cette église est connue sous le nom de basilique mineure et sanctuaire national de Saint-Lorenzo Ruiz, mais elle était autrefois connue sous le nom de paroisse Notre-Dame du Très Saint Rosaire. Elle a été reconstruite plusieurs fois en raison de guerres et de diverses catastrophes naturelles comme les typhons, les incendies, les tremblements de terre, etc. Pendant la guerre, tout, y compris les archives de la paroisse, a été détruit. Mais, avant la guerre, elle était considérée comme l'une des plus belles églises du pays. L'église actuelle a été reconstruite entre 1946 et 1947. Il est bon de savoir que cette église a été fondée par nos frères dominicains, en 1596. Oh, quel merveilleux accomplissement de notre Ordre dominicain, dans la vie de notre cher premier saint dominicain philippin ! Encore plus intéressant à savoir est qu'il avait été éduqué par nos frères dominicains.

Personnellement, je suis particulièrement attachée à ce saint, je le prie chaque jour fidèlement, en raison de sa grande dévotion à notre sainte Mère et à son Rosaire. Ceci est magnifiquement représenté sur un tableau, avec un chapelet dans ses mains. Sa vie incarne la vie des Philippins ordinaires connus dans les pays asiatiques, et même dans le monde entier, comme fervents dévots de la sainte Mère et de son Rosaire. C'est notre précieux héritage, reçu de notre cher Père saint Dominique.



Les débuts de saint Lorenzo Ruiz

Lorenzo est né vers l'an 1600, à Binondo, Manille, d'un père chinois catholique fervent et d'une mère philippine. Inutile de dire qu'il a appris la langue chinoise de son père, tandis qu'il a appris le tagalog de sa mère. La famille vivait une vie ordinaire, unie et heureuse. Élevé auprès de parents pieux, il était attiré par les activités de l'Eglise. Jeune garçon, il servait comme sacristain ou servant d'autel dans l'église, et les prêtres dominicains le guidaient. Tout en étudiant sous la houlette des dominicains, il a obtenu le titre de calligraphe dans leur paroisse, en raison de son extraordinaire habileté pour cet art. Ayant sa résidence près de l'église et s'intéressant aux services de l'église, il se joignit à la confrérie du Saint Rosaire. Finalement, il est devenu un membre actif



de cette association religieuse.

Plus tard, il s'est marié avec une native de l'endroit. Ils eurent trois enfants, deux fils et une fille. Lorenzo travaillait comme commis dans sa paroisse, la source de subsistance pour subvenir aux besoins de sa famille simple. Aucun détail sur sa vie de famille n'a été enregistré. Son travail quotidien, l'a malheureusement impliqué dans une terrible tragédie qui l'a conduit à être persécuté et à recevoir la grâce du martyre, une grâce spéciale qui n'est donnée qu'à quelques-uns.

Son martyre

Alors qu'il était commis pour l'église de Binondo, Lorenzo a été accusé à tort d'avoir tué un Espagnol. Pour sauver sa vie, il a demandé asile à bord d'un navire avec l'aide de prêtres dominicains. Il n'existe aucun détail sur ce crime présumé, sinon une entrée de journal où deux prêtres dominicains disent que Lorenzo a rejoint le groupe, pour échapper à une éventuelle arrestation.



Lui et ses amis sont partis pour Okinawa avec le soutien des Pères dominicains. À son arrivée au Japon, le groupe a été arrêté par des responsables japonais pour le crime d'être chrétiens et ils ont reçu l'ordre d'abandonner leur foi chrétienne. Plus tard, ils ont été mis en prison. Après deux ans d'emprisonnement, ils ont été transférés à Nagasaki pour faire face à une grande épreuve. Le 27 septembre 1636, ils ont été emmenés à Nishizaka Hill où ils ont été torturés. Lorenzo a été pendu la tête en bas avec une main laissée libre afin de pouvoir être libéré, s'il faisait un signal indiquant désir de se rétracter, et donc de ne plus être persécuté. Malgré ses terribles souffrances, il est resté ferme dans sa foi. Il a ensuite été mis à mort : perte de sang et suffocation. Son corps a été incinéré et ses cendres jetées à la mer.

Le récit de sa mort rapporte que ses dernières paroles furent : « Je suis catholique et j'accepte de tout cœur la mort pour Dieu. Si j'avais vécu mille vies, je lui offrirais tout cela. Faites avec moi ce que vous voulez.. »



Sa béatification

Lorenzo a été béatifié lors de la visite du pape Jean-Paul II aux Philippines, en 1981. J'ai été bouleversée d'assister à cette cérémonie de béatification ; j'étais, en effet, non loin de l'autel où la sainte messe a été célébrée. J'ai été ravie d'avoir pu voir Mère Teresa de Calcutta à cette



occasion et de m'approcher d'elle ; elle assistait à la célébration. C'est peut-être un événement insignifiant pour d'autres, mais c'était une si grande bénédiction pour moi, que je ne l'oublierai jamais dans ma vie consacrée. Il a été dit que la cérémonie de sa béatification a été la première, dans l'histoire, à avoir eu lieu en dehors du Vatican. J'ai essayé de vérifier ce fait et je l'ai trouvé avéré dans les archives des Philippines.

Notre premier saint philippin a été canonisé par le même pape, le pape Jean-Paul II au Vatican, le 18 octobre 1987, parmi les 16 martyrs du Japon, faisant de lui le premier saint philippin. Sa canonisation a été soutenue par un miracle en octobre 1983, en faveur de Cecilia Alegria Policarpio de Calinog, Iloilo. Cecilia a été guérie d'une atrophie cérébrale (hydrocéphalie) à l'âge de deux ans. Sa famille, ses proches et ses amis ont prié Lorenzo pour la grâce de la guérison. Cecilia a été diagnostiquée avec cette maladie dès son plus jeune âge. Elle a été guérie après avoir prié, par l'intercession de Lorenzo.

La fête de saint Lorenzo est célébrée dans notre calendrier catholique, le 28 septembre.



Ma réflexion personnelle

Dans la vie de saint Laurent Ruiz, je suis particulièrement touchée, par ses dernières paroles, avant sa mort : « ... Si j'avais mille vies, je lui offrirais tout cela...



Qui d'entre nous, dominicains en particulier, est conscient de la gravité du sens de cette phrase ? Par le silence et la prière, j'ai réfléchi au fait que nous pouvons faire partie de nos saints dominicains, en particulier avec l'aide de la sainteté de saint Lorenzo Ruiz, dans notre lutte quotidienne sincère pour coopérer avec la grâce de Dieu et être capables de dire dans notre cœur, avec saint Lorenzo Ruiz : « Si j'avais mille vies, je lui offrirais tout cela. » Oui, nous sommes invités par le Seigneur : « Soyez saints (ou parfaits), car je suis saint. » C'est une très noble invitation non seulement à nous, religieux, mais aussi à tous les chrétiens, à être de vrais disciples du Christ. Si le Seigneur nous invite à cette perfection, il est prêt à nous fournir l'aide

dont nous avons besoin. Tout ce que nous avons à faire est de coopérer avec sa grâce et Il sera Celui qui fera le travail en nous. Après tout, nous sommes conscients que nous ne pouvons rien faire de bien sans son soutien. Une minute écoulée avec la pure intention de la passer à faire la volonté de Dieu, une pensée pour sa gloire et le salut des âmes, un mot dit pour sa joie, un acte fait avec amour pour le bien de notre prochain, et le tout avec amour et prière. C'est une recette si simple qu'elle peut être mise en œuvre jour après jour. Nous n'avons pas besoin de grands efforts, ou d'une grande intelligence, ou de beaucoup de temps à notre disposition. Sincèrement et humblement, nous supplions le Seigneur d'avoir pitié de nous, pécheurs, et de nous guider par son Saint-Esprit dans toutes nos voies, d'être parfaits dans la charité et d'être miséricordieux envers ceux qui ont besoin de nos soins aimants. Notre Père saint Dominique et tous nos saints dominicains qui sont maintenant au Ciel, en attendant que nous nous joignons à eux un jour, ont atteint cet objectif.

Nous prions quotidiennement pour être charitables et miséricordieux, les uns envers les autres, dans notre chère communauté particulière où Dieu nous a envoyés. Je crois que c'est un pas simple, humble, mais un pas excellent vers cet objectif. On pourrait dire qu'il est facile de dire cela... mais encore une fois, comme je l'ai déjà dit, nous implorons dans ce but, la miséricorde de Dieu et les soins maternels de Marie. Rien n'est impossible avec Lui, surtout si c'est pour sa Gloire et le salut de notre âme et des âmes de nos proches.



Sr Mary-Paul
Monastère de Lourdes, France
Original : Anglais et Français



Sainte Catherine de Sienne, Artisan de Paix

En cette année où toute l'humanité et en particulier l'Église souffre, est affligée et inquiète à cause de la guerre, en particulier entre la Russie et l'Ukraine, je pense qu'il convient, en tant que religieuses, de jeter un regard sur l'exemple et l'intercession de la grande artisane de la paix : notre sœur et mère sainte Catherine de Sienne.

Pourquoi ? Toute la vie de l'humble tertiaire de Fontebranda est un hymne à la paix, tant entre les peuples qu'entre les individus et les familles. Ainsi, nous la voyons, semer la paix alors qu'elle était injustement attaquée et calomniée par ses détracteurs et même par les personnes à qui elle faisait du bien (pensez à Tecca, Palmerina et Andrea, malades dont elle s'occupait avec abnégation et une charité héroïque et qui la maltraitèrent et la calomnièrent horriblement ; elle répondait toujours en rendant le bien pour le mal).

Il convient également de noter son travail de pacification entre les hommes, et pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres : le cas de Nanni, homme du monde, qui ne pensait à rien d'autre que la haine et la vengeance. Le bienheureux Raymond de Capoue, confesseur et biographe de la sainte, nous dit : « Nanni avait des haines particulières et savait les satisfaire en faisant frapper ses ennemis dans l'ombre. Plusieurs meurtres avaient déjà été commis ainsi. Souvent on avait cherché des conciliateurs ; mais il répondait toujours, avec hypocrisie, qu'il était totalement étranger à ces affaires, et qu'il ne dépendait pas de lui de faire la paix. Finalement, rendez-vous fut pris avec la mantellata (bien qu'il ne fut pas très convaincu), et en attendant l'arrivée de Catherine, le bienheureux Raymond, commença à lui parler de réconciliation, mais il dit : « Voyez, vous êtes prêtre et religieux et cette bonne dame jouit d'une grande réputation de sainteté. Je ne vais pas mentir maintenant. Je vous parle donc franchement, et vous déclare : je ne veux rien faire de ce que vous désirez. Il est vrai que j'entrave la paix, mais je ne veux pas que cela se sache. Si je donnais mon consentement, toute s'arrangerait ; mais je le refuse, et il est inutile de me prêcher à ce sujet, vous n'obtiendrez jamais rien. C'est déjà beaucoup de vous avoir dit franchement ce que je cache aux autres... Ne m'importunez plus ».

Voici que Catherine arrive, après avoir accompli une autre réconciliation. Elle salua cet homme avec une charité venue du ciel et lui demanda la raison de sa visite. Nanni répéta ce qu'il avait dit à Raymond, et Catherine lui parla ; devant sa résistance, elle se mit à prier avec ferveur. Quelques instants après, Nanni dit : « Par politesse, je ne refuserai pas tout. J'ai quatre inimitiés : je sacrifierai celle que vous voudrez. » Et en disant cela, il se levait pour s'en aller ; mais soudain, il s'exclama : « Mon Dieu, quel réconfort je ressens dans mon âme pour cette seule parole de paix que je viens de dire. » Et puis il ajouta : « Seigneur, mon Dieu ! Quelle force m'arrête et triomphe de moi ? Je ne peux pas partir ; je ne peux rien refuser. Qui travaille en moi avec un tel pouvoir ? Oui, je l'avoue, dit-il en versant des larmes, je suis vaincu. » Et à genoux, il dit entre deux sanglots : « Sainte jeune fille : me voici prêt à faire tout ce que tu me commandes

pour la paix ». Nanni se confessa à Raymond ce qui le mit en paix avec Dieu, et Catherine le réconcilia avec tous ses ennemis (de la *Légende (Vie)* de Catherine écrite par le bienheureux Raymond - Partie 2 - Chapitre VII). C'est un exemple parmi tant d'autres dans sa vie.

Nous pouvons également mentionner son travail de pacification entre les villes italiennes et entre celles-ci et le Saint-Père contre qui elles s'étaient révoltées et qui avaient été frappées d'interdit. Pour cela, elle n'épargna ni lettre, ni exhortation aux rois et aux prélats, ni surtout prières et sacrifices. Un exemple : Grégoire XI l'a envoyée à Florence pour rétablir la paix entre le berger et les brebis et où elle fut sur le point de perdre la vie. Un frondeur se précipita sur elle, l'épée à la main, pour la tuer, ce qu'il aurait réussi sans l'intervention de Dieu – l'agresseur est parti étonné du courage de Catherine et de son désir ardent du martyre. Malgré toutes sortes de menaces et de dangers, elle ne se retira pas jusqu'à ce que Urbain VI, successeur de Grégoire XI, n'affermisse la paix avec les florentins, ce à quoi elle l'exhortait vivement. (*Légende – III Partie – Chap. I*). Le messenger du Pape entra à Florence à cheval, portant un rameau d'olivier à la main, et bientôt on entendit dans toute la ville : « Le rameau d'olivier vient d'arriver : c'est la paix. » Le peuple était dans la joie.



Nous pourrions mentionner également la lutte acharnée menée avant sa mort, principalement par la prière et le sacrifice de sa vie pour l'Église, les douleurs cruelles subies dans son âme et son corps, mais aussi ses exhortations, pour la cessation du schisme qui déchirait l'Église et pour pacifier le peuple romain mutin qui voulait attenter contre la vie du Souverain Pontife. Enfin, son sacrifice a été accepté, la sédition populaire a été calmée jusqu'à ce qu'elle soit complètement apaisée et que la paix soit rendue à l'Église (*Légende - III Partie - Chapitre II*).

Il peut paraître étonnant que Catherine, si éprise de paix, prêche et conseille néanmoins une croisade contre les infidèles. C'est un tribut à son époque, où l'Église a mené ce genre de guerre sainte ; nous ne devons pas juger avec les critères d'aujourd'hui, si différents. Quoi qu'il en soit, la seule chose qu'elle cherchait par ce moyen était de rétablir la paix entre les chrétiens, en faisant en sorte que les hommes de guerre, qui ne pouvaient pas être sans se battre, s'unissent pour lutter pour une cause sainte, pouvant ainsi expier leurs péchés (comme le proposait l'Église de son temps) et ainsi éteindre la discorde entre chrétiens (et la civilisation chrétienne serait protégée contre la menace des Turcs). Chose difficile à comprendre aujourd'hui, dans la perspective œcuménique de l'Église.

Face à ces épisodes de la vie de Catherine cités en exemple, nous pouvons nous demander : d'où



vient ce grand amour de la paix chez notre sainte ? Quelle en était la source? Cela peut être dû d'abord, à son union profonde avec Dieu, « Mer pacifique » comme elle aimait l'appeler ; au calme de son âme, dans laquelle les passions étaient pleinement apaisées et soumises à Dieu ; à sa vie eucharistique intense (sacrement appelé « Communion », puisqu'il en est la cause). Également l'action des dons de l'Esprit Saint, principalement celui de Sagesse, que la Tradition chrétienne (entre autres saint Thomas) rapporte à la béatitude des artisans de paix. Cela peut aussi venir de son abandon parfait à la Providence, pratiqué et recommandé à ses disciples, et qui est une source de paix profonde. Ses biographes la décrivent toujours joyeuse et gaie, signe d'un cœur en paix, ce qui expliquerait aussi son don mystérieux pour attirer les âmes vers Dieu et donc vers la paix (comme nous l'avons vu dans le cas de Nanni et de tant d'autres).

Comme religieuses, demandons alors à notre merveilleuse « Mamma » de nous insuffler cet amour profond de la paix et de le faire rayonner autour de nous dans ce monde si blessé et secoué par la haine, la violence et la guerre, et qu'elle intercède pour la paix dans les pays en conflit.



Sr Maria Gabriela de Jésus ,o.p.
Monastère de Sainte Catherine de Sienne,
Buenos Aires (Argentine)
Original: Espagnol





En l'honneur de Marguerite de Dieux

Sœur Marguerite Ebner
élevée dans l'Amour
dans la Vie qui ne meurt pas
parce que c'est Dieu lui-même.

*

Holocauste pour la paix,
ta vie a été un sacrement
du début à la fin
pour l'Église et pour ton peuple.

*

L'Enfant Divin fut
source de grande tendresse.
Pour lui, ton affection fut
la joie la plus pure.

*

En méditant la liturgie
avec ta Mère, l'Église
ta mystique fut l'écoute
et son fruit, l'obéissance.

*

Pour la paix, tu fus agneau.
Sur la Croix, crucifiée
humiliée jusqu'à terre.
De vertu, couronnée.

*



Avec les mystiques rhénans
perdre ton souvenir
qui jamais n'aura de fin
dans la gloire du Ciel.

*

Sœur Marilina de la Trinidad, O.P.
Monasterio Santa Catalina de Siena
Buenos Aires, Argentina
Federación María Madre de la Gracia
Original: Espagnol



Ste Marguerite de Hongrie – Fille de St Dominique

Bien que Ste Marguerite de Hongrie, moniale dominicaine du XIII^{ème} siècle, fût canonisée en 1943, et que nous, moniales de l'Ordre, l'ayons depuis lors fièrement considérée comme l'une des nôtres, très peu de choses sont connues à son sujet. En résumé : pendant l'invasion de la Hongrie par les Tartares en 1241-1242, les parents de Marguerite, le roi et la reine de Hongrie, ont fait le vœu de consacrer à Dieu l'enfant que la reine portait, si c'était une fille, si Dieu délivrait leur royaume des déprédations des Tartares. Le royaume fut délivré, l'enfant était une fille et, à l'âge de trois ans, elle fut confiée au monastère dominicain de Veszprém. Là, elle a été formée pour devenir religieuse. Ses parents ont construit pour elle un nouveau monastère sur l'île des Lièvres, au milieu du Danube, entre Buda et Pest.

Elle s'y installa avec un certain nombre de moniales professes alors que Marguerite avait environ dix ans. En 1254, au cours du Chapitre général de l'Ordre des Prêcheurs qui se tenait à Buda, Marguerite fit sa profession solennelle entre les mains d'Humbert de Romans, Maître de l'Ordre. Quelques années plus tard, Marguerite reçut la consécration des vierges de Philippe, archevêque d'Esztergom, afin que son père ne puisse pas la donner en mariage pour des motifs diplomatiques. Elle mena au monastère une vie caractérisée principalement par ses pénitences extrêmes et son refus de toute hygiène personnelle. Elle mourut en 1270, à l'âge de vingt-huit ans, et au milieu d'une pluie de miracles, fut immédiatement acclamée comme sainte.

Faire preuve de dévotion envers une personne qui se caractérise principalement par des pénitences effrayantes et le refus de se laver est plutôt difficile. Lorsque Simon Tugwell, O.P., a rédigé sa contribution à la série de Paulist Press sur la spiritualité, un certain nombre de moniales ont été surprises et ravies de voir qu'il avait inclus une traduction de quelques témoignages du procès de canonisation de Sainte Marguerite, qui a eu lieu en 1276. Malheureusement, ils ne complétaient pas l'image que nous avons d'elle en tant qu'être humain et en tant que sainte. Cependant, lorsque j'ai lu la traduction de Tugwell, j'ai été captivée. J'ai voulu le lire en entier pour découvrir comment les religieuses de l'Ordre vivaient réellement à l'époque. Le seul problème était de mettre la main sur une copie de l'original latin. Je l'ai donc ajouté à ma liste d'originaux latins que je voulais.

La recherche a continué pendant des années jusqu'à ce que Google Books attire mon attention et que je puisse acheter une copie POD du procès de canonisation. Heureusement, je n'ai pas été déçue. La personnalité de Marguerite de Hongrie transparait à chaque page des témoignages des moniales et leur vie quotidienne est présente dans tous les détails minutieux : nettoyer les toilettes, faire bouillir des écrevisses pour le dîner sur un foyer ouvert, etc. Les personnalités des témoins elles-mêmes sont très vivantes. J'ai eu l'impression que mes sœurs me parlaient, certes par l'intermédiaire d'un traducteur, puisqu'elles s'exprimaient en hongrois tandis que des interprètes transmettaient leur message aux inquisiteurs et qu'un scribe assidu notait le tout en latin.



La vie de Marguerite en détail

En traduisant le procès de canonisation, j'ai été surprise par un certain nombre de choses qui ont éclairé des aspects de la vie de Sainte Marguerite. La première est qu'elle était loin d'être la seule fille du roi Bela IV et de Maria Lascaris, fille de l'empereur de Nicée. En fait, elle était la huitième fille, son nom choisi à cause d'une autre Marguerite, morte pendant la fuite devant les Tartares. L'histoire, telle qu'elle a été transmise dans l'hagiographie populaire, fait du vœu de leur fille un acte de générosité extraordinaire de la part des parents. Mais une huitième fille, même si l'une des sept autres était décédée, était à cette époque une denrée hautement sacrificable. De plus, offrir un enfant à un monastère était, en général, un moyen fréquent d'assurer l'avenir d'un enfant plus jeune qu'il serait difficile de placer ou d'élever autrement. En fait, dans bon nombre

de témoignages, les témoins disent que ces enfants furent donnés au monastère lorsqu'ils avaient quatre, cinq, six ou sept ans. Il semble qu'il n'y ait pas eu de choix de la part de l'enfant.

C'est peut-être l'un des aspects les plus remarquables de Sainte Marguerite : elle avait le choix et elle a choisi de façon retentissante Dieu et le monastère. Nous savons par tous les témoignages qu'elle s'est adaptée à la vie au monastère comme un poisson dans l'eau. Mais le moment définitif de son choix s'est produit lorsqu'elle était adolescente, peu après sa profession solennelle à l'âge de douze ans. Ses parents ont décidé qu'ils voulaient qu'elle quitte le cloître et fasse un mariage diplomatique avec le roi de Bohême. Ils sont même allés jusqu'à obtenir du pape une dispense de ses vœux. Un tel comportement de la part de ses parents est presque incompréhensible. Ils avaient choisi de la consacrer à Dieu dès le départ et s'étaient donnés beaucoup de mal pour lui construire un nouveau monastère.

Mais apparemment, ils avaient déjà marié leurs autres filles et Marguerite était la seule ressource qui leur restait. C'était le moment de choisir et les témoins montrent clairement que, pour la seule fois de sa vie, elle a fait quelque chose de royal : elle a piqué une crise. En criant et en pleurant, elle a menacé de se couper le nez et les lèvres, de se défigurer littéralement, plutôt que d'être infidèle à son vrai et unique époux, Jésus-Christ. Son directeur spirituel lui a parlé et elle a répété plus calmement sa résolution de fidélité au Christ. Ses parents ont dû reculer et donner une de leurs petites-filles au roi de Bohême pour sceller l'alliance souhaitée entre les deux royaumes. Pour qu'ils ne puissent pas recommencer, elle a demandé et reçu la consécration des vierges de l'archevêque d'Esztergom. À l'époque, on pensait que le pape pouvait, dans des circonstances très exceptionnelles, dispenser d'un vœu solennel, mais que personne ne pouvait dispenser de la consécration des vierges. Marguerite a payé cher sa paix.

Autre chose surprenante, et à bien des égards émouvante, que j'ai apprise des témoins est que la nourrice de Marguerite, un membre de la cour de sa mère nommée Olympias, jeune veuve avec une fille de l'âge de Marguerite, reçut l'ordre de la reine d'accompagner Marguerite au monastère. Elle raconte elle-même l'histoire aux personnes chargées de l'enquête : "Le quatrième jour, j'ai revêtu les vêtements d'une nonne." Peu de temps après son propre noviciat, elle devint la maîtresse de toutes les novices, y compris Marguerite, et à partir de ce moment et jusqu'à la mort de Marguerite, elle fut connue comme la maîtresse de



Marguerite, même si Marguerite avait depuis longtemps cessé d'être une novice. Dame Olympias est désignée à plusieurs reprises par les autres témoins comme la maîtresse de Sœur Marguerite et elle se désigne elle-même comme telle. Elle n'hésite pas à reprocher à Marguerite son comportement, l'accusant une fois de ramper dans la boue comme un porc. D'après les témoins qui ont assisté à la scène, Marguerite l'a pris avec bonne humeur, mais on peut se demander si l'attitude possessive d'Olympias n'était pas une épreuve pour elle. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un exemple très humain de la complexité des relations qui existent dans une communauté

monastique. La propre fille d'Olympias, Elisabeth, est également devenue religieuse et elle apporte son témoignage concernant Marguerite sans jalousie apparente à son égard.

En ce qui concerne Marguerite, les témoins montrent une attitude plutôt ambivalente. Tous sauf un, ironiquement une nièce de Marguerite, attestent volontiers de sa sainteté. Ils étaient en admiration devant ses pénitences extrêmes, qui étaient un signe standard de sainteté à l'époque, mais ils étaient presque tous dégoûtés par son manque d'hygiène, qui lui donnait des poux, entre d'autres choses. Pour Marguerite, tout cela n'était qu'une autre forme de pénitence. Elle était très attachée à un cilice plein de poux qu'elle portait presque continuellement. Pour citer à nouveau Olympias : "J'essayais toujours de lui enlever ce cilice."

Cependant, les sœurs appréciaient profondément beaucoup de ses autres qualités et surtout son assiduité à la prière, aussi bien la prière commune de l'Office divin que la messe quotidienne, qu'elle ne manquait jamais, et surtout la prière privée. Il semble qu'elle ait établi un horaire qui lui était propre et qui consistait à consacrer entièrement ses matinées à la prière jusqu'au repas principal, à moins que le service de la cuisine ou une autre obéissance ne l'obligeât à être présente ailleurs. Si ses parents ou son frère aîné lui rendaient visite à ce moment-là, elle refusait de les voir, sauf si la prieure l'exigeait. Elle était également connue pour prier pendant la nuit au lieu d'aller se coucher.

Les témoins approuvent également le fait que Marguerite ne tenait pas compte de son rang et ne revendiqua aucun des privilèges qui lui auraient normalement été accordés en tant que princesse royale. Le tout premier témoin, Dame Catherine, raconte que Marguerite, alors qu'elle était encore enfant, s'est précipitée un jour auprès d'elle et de quelques religieuses âgées, pleurant à chaudes larmes. Lorsqu'elles lui ont demandé ce qui n'allait pas, elle s'est mise à sangloter en disant que l'une des sœurs l'avait insultée en l'appelant la fille du roi ! Que ce soit à ce moment-là ou plus tard, quelqu'un lui a gentiment expliqué qu'elle était la fille du roi, mais lorsqu'elle s'est rendu compte de la vérité, elle a fait tout son possible pour passer pour le plus méprisable de tous. Elle a insisté, encore à un âge précoce, pour faire tout ce que les autres sœurs faisaient, y compris balayer les couloirs et nettoyer les toilettes, à une époque où cela ne signifiait pas verser un produit bleu dans une cuvette en porcelaine, le remuer avec une brosse et tirer la chasse d'eau!

En grandissant, elle a insisté pour prendre son tour hebdomadaire habituel pour aider à la cuisine et servir au réfectoire. Si une sœur était indisposée pendant la semaine prévue pour son service, Marguerite se portait volontaire pour la remplacer. Les témoins soulignent à maintes reprises qu'elle n'a jamais reculé devant les travaux pénibles que les domestiques auraient normalement dû effectuer. L'une d'entre elles, Agnès, a témoigné : "Elle était plus humble que nous, les domestiques." Tout ce que ses parents ou son frère lui offraient en cadeau, elle s'empressait de le donner. L'or et les bijoux étaient remis à la prieure pour être donnés à une église pauvre pour l'ornement de ses autels. La nourriture spéciale qui lui était présentée au réfectoire était passée à la sœur voisine. Si elle recevait de nouveaux vêtements, elle s'adressait immédiatement à la sœur dont l'habit était le plus usé et lui proposait de l'échanger. La sœur chargée de fabriquer et de

raccommoder les habits raconte qu'elle lui demandait constamment de rapiécer son habit plutôt que de lui en donner un nouveau.

L'une des choses qui a le plus impressionné les témoins est sa compassion pour les malades et les souffrants et son dévouement à les servir de toutes les manières possibles, ne reculant jamais devant les tâches les plus pénibles, et se donnant beaucoup de mal pour qu'ils soient à l'aise et réconfortés dans leur douleur, qu'elle soit physique ou morale. Elle allait à la cuisine au milieu de la nuit pour chercher de la nourriture ou une boisson pour une sœur malade. Si elle entendait quelqu'un gémir ou pleurer dans le dortoir, elle allait vers elle et lui demandait ce qui n'allait pas et ce qu'elle pouvait faire pour elle. Si elle savait que quelqu'un pleurerait la perte d'un parent ou d'un proche, elle s'asseyait et pleurait avec elle.

À cette attention chaleureuse et sympathique s'ajoutait une humilité authentique et totalement sincère. Elle ne pouvait même pas se laisser surprendre par une parole dure ou colérique. L'un des témoins raconte que Sœur Chinga, lorsque Marguerite lui demanda de l'aider à porter une grande bassine d'eau à l'extérieur pour la vider, fut si ennuyée par cette demande qu'elle renversa "accidentellement" l'eau sur Marguerite. Marguerite s'est contentée de rire et de dire : "Bonne sœur, pourquoi as-tu fait ça ?" Lorsque les inquisiteurs ont demandé au témoin comment elle savait cela, elle a répondu : "Parce que j'étais là." Dans l'ensemble, Marguerite semble avoir eu un sens de l'humour bien vif et elle riait facilement, comme en témoignent plusieurs sœurs.

Si, à nos yeux modernes, Marguerite semble être un personnage redoutable, elle ne l'était certainement pas pour ses sœurs, et une fois que j'ai appris à mieux la connaître, elle ne l'était plus pour moi. Elle était peut-être un peu ennuyeuse à vivre, mais pas moins aimable pour autant!

Sainte Marguerite, fille de saint Dominique

A première vue, sainte Marguerite ne semble pas être terriblement "dominicaine". Certes, elle a passé toute sa vie dans un monastère de moniales dominicaines, soigneusement supervisé par des frères dominicains, et elle a eu un frère comme directeur spirituel dès le début. Mais il semble qu'elle ne se soit pas du tout engagée dans la prédication ou l'étude, les deux caractéristiques les plus marquantes de tout bon Dominicain. Néanmoins, après un examen attentif des témoignages, on peut facilement discerner chez elle les caractéristiques de son père-fondateur, saint Dominique.

Pour commencer, saint Dominique était connu pour sa prière corporelle et en mouvement, à tel point qu'il subsiste un beau livret du XIII^e siècle, illustré de miniatures de saint Dominique en prière : *Les neuf manières de prier de saint Dominique*. On peut certainement dire que Marguerite avait le même style de prière. Les témoins attestent de *venias*, de prostrations, de génuflexions, de postures diverses, de flagellations, de larmes, qui sont toutes représentées dans *Les neuf manières*. La même source confirme que la prière de saint Dominique était enracinée dans et saturée de psaumes qu'il récitait chaque jour à l'office. On peut dire la même chose de

Marguerite qui était aussi fidèlement dévouée à l'office que saint Dominique et ne manquait jamais de le chanter avec la communauté, sauf si elle était malade. De plus, elle lisait fréquemment le psautier entier pendant les nombreuses heures qu'elle passait en prière privée. Dominique et Marguerite passaient tous deux des nuits entières en prière.

Saint Dominique était également très dévoué à la messe, et il célébrait une messe chantée tous les jours dans la mesure du possible, bien que ce ne fût pas la coutume à l'époque, versant fréquemment des larmes pendant le Canon de la messe. Les témoins attestent que Margaret faisait preuve d'une extrême révérence à la messe, en particulier à chacune des quinze occasions de l'année où les sœurs étaient autorisées à communier. Elle versait des larmes abondantes à ces occasions et jeûnait une journée entière à l'avance. En général, elle était dévouée au jeûne, et semblait à peine manger. La même chose a été dite de saint Dominique lors de son procès de canonisation. Les témoins affirment également qu'il dormait rarement, voire jamais, dans un lit, mais plutôt sur le sol ou dans l'église devant l'autel. Les témoins de la canonisation de Marguerite affirment également qu'elle dormait habituellement sur le sol, si elle dormait du tout.

Toutes les sources s'accordent pour dire que saint Dominique avait un grand amour de la pauvreté, portant toujours des vêtements bon marché et de mauvaise qualité, même s'il les aimait propres ! Il faisait tout ce qu'il pouvait pour soulager les besoins des pauvres, y compris la vente de ses livres lorsqu'il était étudiant à Palencia à l'occasion d'une famine dans la région. Une autre fois, dans le sud de la France, il a proposé de se vendre comme esclave pour épargner la vie d'un hérétique qui dépendait des cathares pour sa subsistance. Les sœurs de sainte Marguerite témoignent que chaque fois qu'elle voyait une personne pauvre par la fenêtre qui donnait sur l'église du monastère, elle courait chez la prieure, la suppliant de donner quelque chose à cette personne, même les vêtements que portait Marguerite. Elle portait toujours des vêtements en loques, rapiécés et ne gardait jamais rien de bon pour elle.

Saint Dominique n'avait pas peur du martyre et se réjouissait ouvertement de cette perspective. Des témoins attestent que si, au cours de ses voyages, il soupçonnait un piège, il continuait à marcher sans crainte et se mettait à chanter. Parmi ses hymnes préférés figuraient *Ave Maris Stella* et *Veni Creator Spiritus*. Les témoins de Marguerite attestent qu'elle a souvent exprimé son désir de martyre, son désir de souffrir et de mourir pour l'amour de Dieu. Elle a également déclaré que si les Tartares venaient, elle se mutilerait le visage afin de préserver sa virginité. Nous trouvons cela peut-être plutôt naïf, mais c'est néanmoins louable de sa part.

Dominique et Marguerite avaient tous deux une tendre dévotion pour la Vierge Marie. La bienheureuse Cecilia Caesarini, dans les mémoires qu'elle a dictés dans sa vieillesse, relate des visions que saint Dominique a eues de la Vierge protégeant son Ordre naissant et secourant les frères. De nombreux témoins de Marguerite attestent qu'elle jeûnait la veille de chacune des fêtes de Notre-Dame célébrées au milieu du XIII^{ème} siècle et qu'elle disait jusqu'à mille *Ave Maria* à chaque fois. Son directeur spirituel a témoigné qu'elle « prononçait le nom de la Vierge

Glorieuse avec une grande humilité ». Le monastère construit pour elle par ses parents et où elle a vécu toute sa vie était dédié à cette même Vierge Glorieuse.

L'une des caractéristiques les plus attrayantes de saint Dominique était sa compassion pour les souffrances des autres et sa capacité à les consoler. Les frères qui l'ont connu en témoignent tous, en particulier de sa gentillesse envers les jeunes de l'Ordre et sa capacité à adoucir leurs épreuves et à apaiser leurs tentations. Ils témoignent également que lorsqu'il corrigeait un frère pour une infraction à la règle, il le faisait d'une manière si calme et si gentille qu'aucun frère n'était jamais en colère ou contrarié par une correction. Les sœurs de sainte Marguerite au monastère racontent encore et encore non seulement son dévouement au service des malades à l'infirmerie, mais aussi le fait qu'elle restait debout la nuit pour être attentive aux besoins des moniales au dortoir. Si elle entendait quelqu'un gémir ou être en détresse, elle allait immédiatement les voir, leur demanda ce qui n'allait pas et leur apportant n'importe quoi, même de la nourriture et des boissons (contrairement à la règle) au milieu de la nuit. Plus d'une jeune sœur témoigne que, lorsqu'elle était en proie à la tentation, Marguerite pouvait lire ses pensées et les confronter, mais d'une manière si gentille et humble que la sœur se repentait immédiatement et était délivrée de tout regret d'être religieuse.

Marguerite de Hongrie était fille d'un roi de la Maison d'Arpad et d'une princesse byzantine. Nous n'avons aucune description de son apparence physique, si ce n'est qu'elle était épuisée et hagarde à la fin de sa vie, à cause de toutes ses pénitences, austérités et larmes. Nous n'avons aucun moyen de savoir si elle ressemblait à l'un ou l'autre de ses parents. Avait-elle la peau claire et le visage un peu large comme ses ancêtres hongrois, ou avait-elle la peau olivâtre et le nez grec ? Ce que nous savons, c'est qu'elle portait à un degré remarquable la physionomie spirituelle de son père dans la foi, saint Dominique.

Sources Consultées

Le procès de canonisation de sainte Marguerite de Hongrie

Le procès de canonisation de saint Dominique - Toulouse

Le procès de canonisation de saint Dominique - Bologne

Les neuf manières de prier de saint Dominique

Les Constitutions des moniales de l'Ordre émises par Humber de Romans en 1259



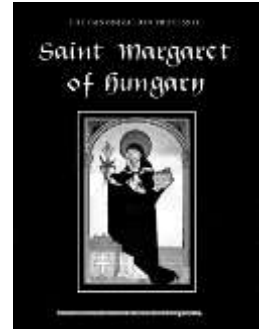
Sr. Mary Martin Jacobs, O.P.
Monastère de Summit, USA
Original: Anglais



Publication:

The Canonization Process of St. Margaret of Hungary

The Canonization Process of St. Margaret of Hungary est un ouvrage fascinant qui révèle la vie de cette moniale dominicaine du XIIIème siècle. Les témoignages des moniales de son monastère et des frères qui la fréquentaient, ainsi que de toute personne laïque qui souhaitait témoigner de miracles accomplis par son intercession, furent recueillis dans le cadre d'un processus officiel en 1278. Les sœurs qui ont vécu avec elle présentent des détails hauts en couleurs de sa vie au monastère. De plus, les témoignages des miracles de sainte Marguerite ouvrent une fenêtre remarquable sur la vie courante dans les années 1200. Sœur Mary Martin Jacobs, O.P., du monastère de Notre-Dame du Rosaire à Summit, NJ, a récemment traduit l'ouvrage du latin.



On peut se procurer un exemplaire de *The Canonization Process of St. Margaret of Hungary* sur le site Internet des Dominicains de Summit : <https://summitdominicans.org/dns-publications>; pour les commandes internationales, veuillez nous contacter à giftshop@summitdominicans.org.



Nous invitons toutes les soeurs qui ont écrit des livres ou des articles ou autres publications , de nous les faire connaître pour le prochain Monialibus. Merci !

